

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

La Bible et l'Assyriologie
Le rat de ville et le rat des champs
La religion de Gandhi
Georges Bernanos et les catholiques français
Abel Moreau
Lamennais ou le prêtre malgré lui
Bloy et Péguy
L'Art en U. R. S. S.
Chants évangéliques
L'homme de Pékin

Lucien Cerfaux
Jean d'Escalette
E. Gathier
Paul Halflants
Paul Cazin
Robert Vallery-Radot
Léopold Levaux
Marcel Schmitz
Ernest Closson
Louis Van Hée, S. J.

Les idées et les faits : Chronique des idées : Les Evêques de La Salette, par Mgr J. Schyréens. — France.

La Semaine

Cent ans d'indépendance, cent ans de Monarchie... Les Belges ont eu raison de célébrer les deux centennaires en même temps, et l'éclat des festivités de 1930 était fait autant de loyalisme que de patriotisme. Sans la Monarchie, la Belgique contemporaine eût-elle connu cent années d'indépendance? Peut-être, mais ce qui est certain, c'est que la « qualité » du siècle belge qui vient de s'écouler est, avant tout, l'œuvre de nos Rois. Quant au présent et à l'avenir, le rôle de la monarchie, déjà si bienfaisant dans le passé, est devenu la condition même d'une Belgique unie. La Couronne nous sauvera de la querelle linguistique. Seule, une monarchie permet de décentraliser sans affaiblir, d'unir sans supprimer les différences naturelles. La Belgique va, de toute évidence, vers une formule nouvelle d'union nationale. Tout serait à craindre — étant données les fautes commises — si cette transformation ne s'opérait pas sous l'égide d'une Dynastie dont le but et la raison d'être sont l'existence de la Patrie. Dix neuf cent trente fit éclater aux yeux de tous l'ardent loyalisme qui anime les populations flamandes comme les populations wallonnes. Cet attachement à notre Maison royale est la grande raison de croire dans la Belgique de demain et d'espérer que, de nos luttes raciques et linguistiques, sortira un *modus vivendi* qui, loin de diminuer la Patrie commune, l'embellira et l'enrichira.

Aux : Vive la Monarchie! et Vive le Roi!, que nous poussons de tout notre cœur en ce centenaire de l'inauguration de Léopold I^{er}, le 21 juillet 1831, nous nous permettons, très respectueusement, de joindre un souhait. Que notre Souverain, que nos Princes, ne craignent pas de se mêler toujours davantage à la vie de leurs peuples — du peuple flamand et du peuple wallon. Peut-être ne se servent-ils pas assez encore de leur grande popularité et pourraient-ils utiliser davantage la profonde affection dont ils sont entourés. La Belgique est à un tournant important de son histoire. L'action de la Couronne sera décisive. Certes, par sa seule existence, la monarchie freine les forces centrifuges. Naturellement elle les ramène et elle les centre. Mais la gravité des circonstances demande plus qu'une action de présence. Des équivoques et des malentendus ne peuvent être dissipés que par celui qui est placé au-dessus de toutes les divisions et de toutes les oppositions et qui a la garde du patrimoine national tout entier. Nous souhaitons ardemment que S. M. Albert I^{er} ne craigne pas d'exagérer le rôle de la Couronne dans l'œuvre de paix intérieure et de concorde nationale que sa haute influence est capable de hâter puissamment, pour le plus grand bonheur de ses sujets reconnaissants.

* * *

Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt... Que M. Henri Rolin veuille bien nous pardonner si ces mots de saint Paul aux Romains nous sont venus à l'esprit à la lecture de son article dans le *Peuple* sur *Les conditions morales de la paix entre les peuples*. Excellent juriste, assure-t-on, fort compétent en droit international, M. Henri Rolin, grand bourgeois de Bruxelles, très anti-catholique, se dit socialiste et est très apprécié à Genève, où, depuis des années, il a pris une part importante à l'activité multi-forme de la Société des Nations.

Beaucoup qui ne sont pas des nôtres rendront au gouvernement travailliste cette justice que, depuis qu'il est au pouvoir, il n'a épargné aucun

effort pour la consolidation de la paix, soit en rompant avec la réserve traditionnelle montrée par la Grande-Bretagne vis-à-vis des engagements généraux d'arbitrages, soit en adhérant à la convention d'assistance financière en matière d'agression, soit en prenant en matière économique les initiatives les plus généreuses pour débarrasser les échanges commerciaux des entraves grandissantes suscitées par les protectionnismes nationaux, soit enfin en abdiquant vis-à-vis des Etats-Unis toute prétention à conserver l'hégémonie des mers et en préconisant en matière de désarmement général des réalisations effectives.

Dixit M. Rolin. Et que ce serait beau si c'était vrai! La « perfidie Albion » donnant l'exemple du désintéressement et de la solidarité internationale! Un seul mot est vrai dans ce que dit M^e Rolin : l'Angleterre a abdié devant les Etats-Unis. Abdication forcée, car Londres n'est plus qu'une succursale financière de New-York. L'Angleterre a perdu la maîtrise des mers, cette maîtrise dont elle joua avec un art infini pendant si longtemps, sans la compromettre jamais, sans même avoir à la prouver... Et les travailleurs anglais ne sont pour rien du tout dans l'actuelle politique britannique. Entre la puissance de M. Ramsay Mac Donald et celle de M. Montagu Norman, aucune comparaison possible.

A aucun moment — continue M. Rolin — l'action [du gouvernement travailliste] n'a été plus intense et plus bienfaisante que depuis qu'à la voix du président Hoover, apportant à nouveau pour la première fois depuis 1916 la coopération américaine, l'Europe s'est ressaisie pour conjurer la crise allemande.

La voix du président Hoover! Entendez l'intérêt de la finance américaine engagé en Allemagne pour des milliards et des milliards... Oh! beautés de la démocratie politique et de la diplomatie publique... Morgan veut « pousser » Londres. Et il se trouve de grands juristes, d'incorrigibles idéalistes pour croire... ou faire croire...

C'est sur cette opinion [publique] qu'inlassablement — dans des moments surtout comme celui-ci — nous, socialistes, qui ne sommes pas au pouvoir, avons le devoir de travailler.

Une fois de plus, nous aurons vu à l'œuvre les trois forces mauvaises : la vanité nationale, l'égoïsme et l'incompréhension!

Vanité nationale. Nous en trouvons des traces chez nous-mêmes en Belgique dans cet extraordinaire discours du député Sinzot...

Voilà qui est un peu fort, tout de même! Vaniteux, les Belges qui se permettent de penser que les puissances financières qui conduisent le monde en prennent un peu trop à l'aise avec la Belgique, cette Belgique sans laquelle les banquiers américains ne posséderaient pas cette dictature dont ils usent et abusent en ce moment.

Or, toute entente est faite de concessions réciproques, de sacrifices. Et c'est dans la recherche des solutions concrètes qu'on mesure la distance entre un pacifisme verbal, voire même sincèrement sentimental, et l'esprit international.

Le voilà bien dans toute sa beauté l'esprit de Genève! Mais quand donc ces ardents apôtres de l'esprit international prêcheront-ils autre chose que des concessions à faire à l'Allemagne? A-t-il assez réussi dans sa tactique, d'après-guerre le Reich vaincu! Le voilà pris à son propre jeu. Il a été trop fort. Mais on le tirera de là, soyez-en sûr. Et très rapidement il sera plus puissant qu'il n'a jamais été. Il a voulu la guerre. Il nous a envahis et ruinés. Il a échoué par on ne sait quel miracle. On l'épargne

comme jamais vaincu ne fut épargné dans l'histoire. L'argent de ses victimes va le remettre en selle, c'est-à-dire lui permettre de recommencer demain...

* * *

L'opinion allemande — nous citons toujours M. Rolin — a sans doute sa large part des responsabilités. Mêlant les mauvais arguments aux bons, enveloppant tous les hommes politiques d'Occident dans son accusation de mauvaise foi, elle affecte de tout présenter comme de justes représailles ou comme les manifestations d'un légitime ressentiment : les élections allemandes nationalistes et les revendications que, par crainte du nationalisme, la plupart des partis politiques croient devoir patronner.

Mais sommes-nous sans reproches? Certes, Vandervelde et M. Hymans en Belgique, Laval et Briand en France ont, dans de nobles discours, fait une large place aux devoirs résultant pour notre pays aussi de la solidarité internationale. Mais combien, dans les deux pays, de journalistes et d'hommes politiques se sont montrés exclusivement préoccupés de sauvegarder intégralement les « droits sacrés » de leur pays comme si déjà, au cours des années précédentes, des satisfactions importantes n'avaient pas été obtenues; comme si, dans un moratoire, il était possible de maintenir dans leur rigueur l'intégralité des privilèges.

L'illuminisme genevois! Sur les causes de la débâcle allemande, sur les folies dépensières du Reich, sur les armements secrets et les budgets camouflés, pas un mot. Mais ce délégué de la Belgique à la Société des Nations reproche à ses compatriotes d'oser penser à leurs droits et à leurs privilèges, à ces 600 millions que nous paie encore l'Allemagne, au lieu de ne se soucier que de solidarité internationale. Mais qu'a donc fait l'Allemagne depuis treize ans pour cette solidarité-là?

Mais c'est surtout dans la discussion la plus actuelle, celles des garanties politiques qu'entre la France et l'Allemagne le malentendu paraît redoutable. Qu'au moment de consentir un secours financier important à celui qui était et demeure son débiteur, la France demande des garanties, quoi de plus naturel, et comment ne comprend-on pas davantage en Allemagne l'emprise qu'une exigence aussi logique doit avoir sur l'esprit français.

Mais, d'autre part, exiger de l'Allemagne qu'elle se reconnaisse implicitement comme menaçant pour la paix, vouloir d'elle des garanties politiques et notamment sa renonciation à une partie des armements navals fixés par le Traité de Versailles lui-même comme le minimum indispensable pour sa défense nationale, et cela sans contre-partie, alors que la S. D. N., après dix ans de travaux, n'a pas encore mis sur pied cette limitation générale des armements en vue de laquelle la réduction avait été imposée en Allemagne! Quel défi au Traité! Quelle impossible exigence!

Le jurisme dans toute son horreur. On raisonne sur des personnes juridiques, toutes égales en droit. Les réalités politiques, les peuples tels qu'ils sont, les forces qui les emportent, tout cela ne compte pas.

* * *

Oui, — s'écrie M. Rolin — l'Allemagne est empoisonnée, elle l'est et l'Europe se meurt d'avoir vu trop longtemps maintenir la contradiction mortelle entre l'idée de collaboration incarnée par la présence de l'Allemagne dans la Société des Nations et le maintien, au titre exceptionnel, des clauses militaires, navales et aériennes du Traité de Versailles.

C'est nous qui avons empoisonné l'Europe! Il fallait désarmer tout de suite après avoir désarmé l'Allemagne et... collaborer!... Collaborer à quoi? A faciliter au Reich la préparation occulte de la revanche?...

Qu'on cherche donc des garanties, notamment des mesures de contrôle, mais qu'elles soient réciproques. Toute solution d'apaisement qui aggraverait ou cristalliserait les inégalités politiques résultant des traités en matière de désarmement; tout accord qui ferait litière d'un minimum vital d'égalité si même il était accordé par l'Allemagne sous la pression des circonstances seraient pour l'opinion nationaliste allemande un si puissant levain qu'il en résulterait pour la sécurité qu'on espérait fortifiée, une menace nouvelle.

Des mesures de contrôle réciproques! Le clou, vraiment, de cet invraisemblable plaidoyer qui porte complètement à faux parce qu'il se refuse à voir l'Allemagne telle qu'elle est.

Qu'a donc fait celle-ci, depuis treize ans, pour prouver qu'elle entendait pratiquer cette solidarité internationale, *Credo* de M. Rolin? Et si cette Allemagne était sincèrement pacifique, que pourrait bien lui faire l'inégalité politique résultant des traités en matière de désarmement? Elle devrait se féliciter, au contraire, de n'avoir pas à supporter les dépenses navales qui pèsent sur l'Angleterre et les dépenses militaires qui pèsent sur la France! Elle sait bien que jamais ni cette flotte anglaise ni cette armée française ne pourront servir contre elle; que jamais ni la Pologne, ni la Tchécoslovaquie n'oseraient l'offenser. Alors?...

Que demain on tienne le Reich quitte de toute réparation, qu'on lui rende les territoires détachés par le Traité de paix, accepterait-elle une inégalité dans le désarmement? Moins que jamais! Plus on lui cède et plus elle exige. M^e Rolin connaît très mal la psychologie et le passé de son client. La mystique pacifiste l'égaré, lui, l'habitude de Genève où les vanités nationales et les égoïsmes nationaux, sans parler des vanités personnelles et des égoïsmes personnels s'étaient pourtant au grand jour. Ah! si l'Allemagne donnait l'exemple de tout ce dont M. Rolin veut nous convaincre, nous serions ébranlés. Mais elle n'a cessé de lui donner tort et d'infirmer ses belles théories.

* * *

Mais voici mieux encore que la plaidoirie de M. Rolin.

Dans la *République*, M. Caillaux qui intriguait en 1917 pour une « paix blanche », écrivait ces jours-ci :

« Un écrivain de haute qualité, dont je regrette qu'il soit parfois — trop souvent — hanté par la tare nationale, écrivait récemment, commentant le geste Hoover, discernant les conséquences qui en découlaient : « C'est la faillite de toutes les politiques envisagées en France depuis l'armistice. »

« D'accord! Une seule rectification : ce n'est pas « depuis l'armistice », c'est « depuis 1917 », qu'il faut écrire.

En 1917, deux grandes politiques s'opposèrent : la politique du « knock-out » pour parler comme M. Lloyd George, la politique de la paix de conciliation. La première, qui aura toujours prise dans un pays de flamme, l'emporta d'autant plus aisément qu'elle était de facilité. La seconde, qui se heurta à une opinion publique artificiellement surchauffée, ne valait à ceux qui la « pensèrent » qu'outrages et calomnies. N'était-ce cependant pas sagesse d'observer que la défaillance de l'Autriche, disposée non pas seulement à une paix séparée, mais — fait ignoré de la plupart — à abandonner ses alliés pour passer avec armes et bagages dans notre camp, offrait une occasion précieuse de maintenir une Europe articulée? Cette occasion, n'importait-il pas de la saisir avant que ne se fût produit l'effondrement, facile à pressentir, de la Russie, avant que n'eût pris pied en Europe la grande République américaine, dont il y avait tout avantage à ce que le concours gardât le caractère d'une magnifique valeur en banque?

On ne voulait pas entendre ces choses. On était fêru du « knock-out ». Mais, une fois le résultat militaire obtenu, on ne sut pas, on ne put pas faire la politique qu'on prétendait en dégager.

On ne le put pas, non seulement parce que nous avions des alliés qui nous retirèrent — il eût été aisé de le prévoir — mais parce que la France eut le sentiment obscur de l'incertitude de sa victoire partagée.

M. Caillaux oublie de dire qu'en 1917, il ne croyait pas possible de vaincre militairement l'Allemagne. Le 11 novembre 18, l'Allemagne était à genoux. Qu'a-t-on fait de la victoire? On a perdu la paix... Mais on eût pu ne pas la perdre.

Décidément le papier supporte tout.

* * *

M. Cami le Huysmans, qui fut enfant de chœur dans sa jeunesse, a conservé un faible pour les curés. Il en aurait rencontré un, l'autre jour, en sortant de la Chambre, dont il rapporte, dans le *Peuple*, les singuliers propos :

« Enfin, permettez-moi de faire une troisième critique. Vous auriez pu établir avec plus de force que l'Encyclopédie nouvelle renverse parfois les rôles et manque de reconnaissance. Ce n'est pas le socialisme qui s'est rapproché de l'Eglise, c'est l'Eglise qui s'est rapprochée du socialisme. Il ne suffit pas d'invoquer comme argument l'extrémisme un peu factice de messieurs les communistes pour conclure à la modération socialiste. Cet extrémisme est de date récente. L'Internationale socialiste, dont j'ai vu les publications, est toujours restée fidèle à elle-même. Elle n'a jamais varié. Elle n'a jamais imposé un dogme religieux, et elle n'a jamais pris une attitude antireligieuse. Les catholiques de Grande-Bretagne s'y trouvent à leur place, exactement comme les protestants du Nord et les chrétiens d'Orient. Les socialistes n'ont pas dû évoluer. Ils ont obligé ceux qui pensaient autrement de rectifier leur tir. La coopération, le mouvement syndical, la législation sociale sont des produits du mouvement ouvrier et socialiste, et si l'Eglise s'est souvenue un peu plus de certains passages de l'Evangile, elle le doit certainement à ses adversaires. Elle ne devrait pas l'oublier. »

Elle ne l'oublie pas! *Opportet haereres esse...* Il est parfaitement exact que c'est en partie à cause de ses adversaires que l'Eglise « s'est souvenue un peu plus de certains passages de l'Evangile ». Devant les ravages du libéralisme, qui avait plongé les masses dans une « misère imméritée » et en avait fait des esclaves, l'Eglise a rappelé aux chrétiens leurs devoirs sociaux. La violente réaction contre les abus de l'industrialisme avait détaché de l'Eglise des foules de prolétaires auxquels des mauvais bergers faisaient croire que cette Eglise avait partie liée avec les puissants de ce

monde et les exploités du peuple. Cette déchristianisation finit par ouvrir les yeux aux plus aveugles. Mais en reprenant conscience de sa mission sociale, l'Eglise ne s'est pas pour autant rapprochée du socialisme. Elle a reconnu ce qu'il y avait de fondé dans les aspirations prolétariennes vers plus de justice et plus de charité.

Il faut toute la tranquille audace de M. Camille Huysmans pour oser affirmer que le socialisme n'a jamais pris une attitude antireligieuse! En fait, chez nous, le socialisme fut et reste le grand facteur de déchristianisation. Il est incontestable que le socialisme belge a collaboré puissamment au relèvement de la classe ouvrière. Il est non moins certain qu'il a cristallisé ses adeptes dans un matérialisme inhumain. Le Labour-Party a beau faire partie de l'Internationale socialiste, il ne ressemble pas aux socialismes continentaux pas plus que le régime des partis anglais n'est comparable à la lutte des partis chez nous.

Les socialistes n'auraient pas évolué! On devrait jouer à MM. Vandervelde et Huysmans, devenus — et nous nous en félicitons — les chefs d'un parti de gouvernement, le mauvais tour d'exhumer leurs vieux discours révolutionnaires, leurs appels à la guerre sociale, leurs déclarations franchement anticléricales. Le socialisme belge a tellement évolué qu'il en est devenu capitaliste et bourgeois. Il a trop réussi. Ce qui reste, toutefois, c'est son incapacité radicale à combler les aspirations profondes de ses troupes vers ce qu'aucun bien-être matériel ne peut combler... Cette soif d'éternité et d'infini qui, tôt ou tard, tourmente tout homme venant de ce monde...

* * *

Si le *Peuple* pense gêner les catholiques en citant les lignes de Nicolas Berdiaeff que nous voulons reproduire ici, il se trompe!

Le christianisme — écrit l'éminent penseur orthodoxe — ou plutôt les chrétiens, ont en effet souvent soutenu les riches et les puissants de ce monde, ont justifié le mal social existant, ainsi que l'injustice. Les représentants de l'Eglise ne cherchaient pas l'amélioration de la vie sociale. Si la classe ouvrière fut contaminée par l'athéisme, s'il y a une propagande antireligieuse, ce sont non seulement les communistes, mais aussi les chrétiens, leurs hypocrisies et leurs erreurs qui en sont responsables. Les chrétiens se préoccupaient fort peu de la réalisation de la vérité du Christ dans la vie. Aussi, ce sont des forces hostiles au christianisme qui prirent sur elles l'application de la vérité sociale. Et ce fait est un grand reproche pour les chrétiens, un avertissement et une menace. La vérité chrétienne ne peut pas appartenir à une classe, mais sa déformation, par une classe, peut exister et s'est déjà manifestée. Si le mouvement socialiste-travailleuse s'est tourné vers l'athéisme et le matérialisme, c'est en grande partie en raison de la déformation, par une classe, de la vérité chrétienne, en raison de sa transformation en instrument terrestre, instrument d'Etat, au service d'intérêts particuliers et poursuivant des abus sociaux.

Nous n'éprouvons aucune difficulté à souscrire des deux mains à ces réflexions. Ce serait tout ignorer de l'histoire de l'Eglise de penser que l'Epouse du Christ, la sainte Eglise catholique, apostolique et romaine, a toujours fait le meilleur usage du Don de Dieu. Et quand le *Peuple* ajoute à cette citation : *D'ailleurs l'Eglise, qui a baptisé la République espagnole, baptisera encore bien d'autres choses*, s'il veut prédire que l'Eglise baptisera le socialisme, nous souhaitons de tout notre cœur qu'il ne se trompe pas. Mais un socialisme baptisé ne sera plus un socialisme, pas plus qu'un païen baptisé ne reste païen...

* * *

Dans le dernier numéro de la *Revue de Paris*, M. Francesco Luigi Ferrari, un des chefs du parti populaire de Dom Sturzo, a publié un article sur *Le Vatican et le Fascisme*.

Citons :

L'erreur commise en 1929 par la diplomatie du Vatican fut de croire que le régime fasciste pourrait se résoudre à accomplir cet acte d'auto-limitation, que comportait la conclusion d'un concordat. Lié par les engagements pris en 1929 et que malgré tout il veut observer, le Saint-Siège est maintenant contraint à se défendre sur le terrain concordataire. Il a protesté, il proteste, il protestera contre les violations du Concordat de la part du gouvernement italien; mais la résistance qu'il opposera aux assauts du totalitarisme fasciste ne pourra être qu'une résistance passive.

En particulier, l'existence du Concordat, que le gouvernement fasciste continuera à violer sans jamais le dénoncer, interdit au Saint-Siège de se placer sur le terrain de la liberté. Pour faire cela, il lui faudrait attaquer ouvertement le régime fasciste, dont le caractère distinctif est la négation absolue de la liberté sous toutes les formes et dans tous les domaines. Cette attitude comporterait une violation du Concordat, que le Saint-Siège ne voudra et ne pourra pas accomplir.

M. Ferrari est démocrate. Il croit à la Liberté. Il oublie, malheureusement, de la définir et de nous énumérer les pays où Elle règne.

« Des conséquences purement négatives, une situation éminemment statique : voilà quel est le résultat politique de la *Conciliazione* de 1929. Et il n'en pouvait pas être autrement, car ce ne sera pas sur les bases fixées en 1929 qu'on pourra arriver à la solution du problème des rapports entre l'Eglise et l'Etat italien. »

M. Ferrari n'est pas tendre pour ceux qui conclurent les accords du Latran. « Il n'en pouvait pas être autrement... » Comme catholique il lui est d'ailleurs permis de penser que le Saint-Siège s'est trompé et s'est laissé tromper en 1929, la politique de l'Eglise n'étant évidemment pas à l'abri des erreurs et des fautes.

Citons encore :

Les rapports entre l'Eglise et l'Etat, dans une nation moderne, ne peuvent être réglés d'une manière stable que par la séparation des pouvoirs réalisée suivant les méthodes de liberté. Cela est particulièrement vrai en Italie où, pendant soixante ans, l'action des catholiques n'a eu d'autre but que d'affranchir l'Eglise des restes du juridictionnalisme régéral de jadis et de revendiquer, au nom de la liberté et sur la base des lois de droit commun, l'autonomie complète de la hiérarchie ecclésiastique dans le domaine religieux.

Le fascisme, entraîné par sa doctrine de même que par la logique de son action, a tenté de résoudre sur d'autres bases le problème des rapports entre l'Eglise et l'Etat, et il a échoué. Son échec a une signification politique de premier ordre, car cette expérience a montré une fois de plus qu'il ne peut pas y avoir de liberté pour l'Eglise, là où la liberté politique a été abolie. « L'Eglise libre dans un pays esclave! cela peut se rêver, — s'écriait Lacordaire; — mais cela ne se voit nulle part, cela ne s'est jamais vu, et j'ajoute avec bonheur, pour l'honneur de l'Eglise, cela ne se verra jamais. »

Il faut donc en revenir à la méthode de la liberté et au système de la séparation des pouvoirs. Mais, comme cette nouvelle orientation de la politique religieuse italienne est incompatible avec la nature et les nécessités du régime fasciste, il faut en conclure que le règlement définitif des rapports entre l'Eglise et l'Etat ne sera possible qu'après la disparition de la dictature fasciste.

Il est un peu tôt, nous paraît-il, pour parler de l'échec du fascisme et c'est vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué que de dire aux catholiques italiens ce qu'ils auront à faire... après la disparition de la dictature fasciste : « revendiquer la parfaite liberté avec toutes ses conséquences ». Le monde a bien marché depuis que le prince de Méan, archevêque de Malines, adressait ces paroles en 1830, au Congrès national. Qui donc croit encore à la Liberté, au Peuple souverain, et autres bobards, en ces temps de ploutocratie et de puissances occultes? La démocratie politique, la liberté politique a conduit à « la déchéance du pouvoir : lui qui devrait gouverner de haut, comme souverain et suprême arbitre, en toute impartialité et dans le seul intérêt du bien commun et de la justice, il est tombé au rang d'esclave et devenu le docile instrument de toutes les passions et de toutes les ambitions de l'intérêt ».

On ne rappellera jamais assez ce passage de la récente encyclique *Quadragesimo Anno*.

Quant à l'éloquente apostrophe de Lacordaire, M. Ferrari l'interprète bien audacieusement. Le « pays » italien est-il plus esclave que le « pays » anglais? L'antifasciste a-t-il moins d'influence sur le régime de son pays que le catholique (comme tel) sur le régime anglais, ou prussien, ou français? Si le sens donné par M. Ferrari aux paroles de Lacordaire était le vrai, que penser de la liberté de l'Eglise dans les Etats démocratiques modernes où le pouvoir, et donc le Peuple Souverain, est tombé au rang d'esclave?... Mais alors, où donc M. Ferrari prendra-t-il son idéal politique? L'Espagne paraît vouloir donner au monde un nouvel exemple de démocratisation par le retour à la Liberté...

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La Bible et l'Assyriologie

Nous n'oserions écrire personnellement sur un tel sujet, ni sous un titre aussi prometteur. Le titre convenait aux six leçons que le R. P. Dhorme, directeur de l'École biblique et archéologique française de Jérusalem, a faites à l'Université de Louvain, sans décevoir jamais le public attentif, presque recueilli, qui se pressa sur les bancs d'un vaste auditoire. Notre rôle se borne à résumer les leçons du savant conférencier.

La Bible a été longtemps le seul livre d'histoire qui parlât de l'Orient. Aujourd'hui, l'Orient reconnaissant a ouvert ses archives et celles-ci, patiemment dépouillées par les archéologues et les déchiffreurs d'hiéroglyphes ou de cunéiformes, rendent témoignage aux traditions et à l'histoire des Hébreux.

Relisons d'abord les premières pages de la Bible — création du monde, de l'homme, paradis, déluge — et plaçons en face la vieille littérature des Babyloniens et des Assyriens. Le texte sacré s'éclaire immédiatement. Des mots ou des expressions qui nous déroutaient, des conceptions sur l'Océan céleste, la source qui surgit de la terre, le firmament, la lumière et les ténèbres trouvent leur explication dans les imaginations et le vocabulaire des vieux Babyloniens. C'est qu'Abraham quitta un jour les rives de l'Euphrate, emportant avec lui, de son pays d'origine, des traditions orales et même écrites. Qu'il est donc loin le temps où on refusait à Moïse d'avoir su écrire!

Parfois les traditions primitives de la Bible et les traditions babyloniennes se rapprochent plus étrangement. Sans renouveler les audaces qui distinguent une « épopée sumérienne sur le paradis, le déluge et la chute de l'homme » dans de simples textes magiques, il faut reconnaître que l'épopée de Gilgamès ou le grand poème de la création parlent un peu comme la Genèse. Ce sont, par exemple, les premières lignes du poème *Enuma elish* : « Lorsqu'en haut le ciel n'était pas nommé et qu'en bas la terre n'avait pas de nom, Apsû, leur premier père, Mummu, Tiamat qui les enfante tous, leurs eaux se confondaient en un, et les haies n'étaient pas liées, les roseliers n'étaient pas aperçus ». Nous songeons à *Gen.*, I, 2 : « les ténèbres au-dessus du Tehom (la mer primordiale) et l'Esprit de Dieu planant au-dessus des eaux ». Mais quel brusque « décollage », de la part du texte inspiré! Toute la mythologie tombe, et le monothéisme transcendant apparaît d'un coup. Et quand on songe que les Sumériens, les Akkadiens, les Assyriens, ces peuples de vieille civilisation, ont été dépassés à ce point, sur le terrain religieux, par des semi-nomades, on croit toucher du doigt l'œuvre de Dieu (1).

M. Stephan Langdon publiait, dans *Illustrated London News*, 8 février 1930, une étude sur les dernières fouilles de Kish en Chaldée et l'intitulait : *The Biblical Deluge an ascertained fact*. La pioche des fouilleurs, en effet, avait été très heureuse à Kish, comme elle l'avait été à Ur dans la campagne de 1928-1929. Au-dessous de tombes prédynastiques, on découvrit à Ur une couche d'argile vierge déposée par les eaux, dont la hauteur varie de 3^m70 à 2^m70. Sous cette couche gît toute une civilisation archaïque, caractérisée par de la poterie peinte. Ainsi, deux civilisations furent séparées par un immense hiatus enregistré dans

ce limon. « Un seul agent, déclare M. Léonard Woolley dans son rapport détaillé des fouilles d'Ur, un déluge, de proportions sans parallèle dans l'histoire mésopotamienne, a pu déposer une pareille couche d'argile. » A Kish, on rencontra le même niveau diluvien, caractérisé ici « par la présence d'un sable fin d'un pied et demi d'épaisseur, mêlé de coquillages d'eau douce et de petits poissons ». « C'est une preuve, écrit Langdon dans l'article cité plus haut, que toute la ville, à une date aux environs de 3300 avant Jésus-Christ, fut recouverte par un gigantesque déluge. »

Le R. P. Dhorme est d'accord avec M. Langdon sur la probabilité de cette date de 3300. Ainsi, en pleine histoire, un cataclysme inouï, bien capable de frapper les imaginations, ensevelit sous l'eau du ciel et de l'Euphrate démesurément grossi la civilisation de ces villes primitives.

Ce serait le moment de relire les anciens récits babyloniens du déluge et de constater ainsi qu'ils ne sont pas œuvre de pure imagination, mais reposent sur le fait historique que nous atteignons aujourd'hui dans les annales infalsifiables de l'archéologie. La Bible a conservé, elle aussi, le souvenir du déluge, et si on compare sa tradition à celles des Babyloniens, on doit admirer encore une fois la supériorité religieuse des récits bibliques (1).

* * *

Nous avons déjà prononcé le nom du grand patriarche Abraham.

Toujours grâce à la complaisance, — et ici, il faudrait presque parler de Providence, tant le hasard des recherches scientifiques a favorisé la Bible, — grâce à la complaisance des dernières découvertes, l'épopée d'Abraham s'ancre davantage dans l'histoire de l'Orient, et les traditions de la Bible s'avèrent du meilleur aloi. Abraham, d'après la Genèse, vient d'Ur en Chaldée, se fixe un moment à Haran, puis parcourt, en terre de Chanaan, la voie sacrée des sanctuaires, du nord au midi.

Certains hésitaient à identifier la patrie d'Abraham avec Ur, l'antique cité de la Babylonie méridionale, plus vieille que Babylone. Quel était cet itinéraire étrange qui conduisait le patriarche des bords du golfe Persique, par Haran de Mésopotamie au pays de Chanaan? Or, c'est « la route » par excellence. Une forte convergence de données archéologiques nous permet presque de suivre à la trace une migration d'Araméens, — Abraham est un Araméen, — sur l'itinéraire Ur, Haran, et au delà; les relations entre Ur et Haran ne s'expliquent pas autrement.

Le dieu qui présida de tout temps aux destinées d'Ur est le dieu lunaire Sin. « C'est lui qui, sur la grande stèle d'Ur-Nammu (2) est représenté assis sur son trône, les pieds nus, le visage orné d'une longue barbe, les cheveux ramenés en bourrelet derrière la tête. Il porte la grande coiffure à cornes qui caractérise les dieux, il tient de la main gauche une hache simple, de la droite les mesures linéaires, verge et cordeau, qui indiquent la mission confiée par

(1) Voir l'article du R. P. DHORME : « Le déluge babylonien », dans *Revue biblique*, 1930, (t. XXXIX), pp. 481-502.

(2) Ur Nammu est le premier roi de la dynastie d'Ur (vers 2294-2277). La stèle, découverte dans les fouilles que Hall et Woolley conduisent depuis la guerre, a été présentée au public dans le *Museum Journal*, mars 1925 et mars 1927.

(1) Voir DHORME, « Les traditions babyloniennes sur les origines », dans *Revue biblique*, 1919, pp. 350-371.

Le dieu au roi debout devant lui, à savoir la construction du temple. Par-dessus la coiffure du dieu apparaît le croissant qui restera le symbole de la divinité lunaire (1). » Au dieu Sin on associe la déesse Nin-gal, la grande dame. De même Haran est la ville de Sin. Là aussi, il a pour épouse Nin-gal, qui habite un sanctuaire spécial, appelé de même qu'à Ur encore *bît-gipâri*, « maison de campagne ». Le culte de Haran est une réplique de celui d'Ur. L'empereur-sacristain Nabonide prouva donc son flair archéologique, quand, respectueux des plus vieilles traditions, il donna à sa fille la grande-prêtrise du temple *bît-gipâri* à Ur, tandis que sa mère était prêtresse de Nin-gal à Haran. De tels liens entre villes si éloignées ne s'expliquent que par les migrations de semi-nomades, serviteurs du dieu lunaire, dont la trace est marquée par quantité d'autres indices. Abraham est dans ce branle-bas de tribus.

« Le mouvement qui amène la famille d'Abraham d'abord en Aram, puis en Chanaan se rattache à la migration chaldéenne du début du second millénaire avant notre ère. Le point de départ est le même, Ur des Chaldéens; la grande étape est la même, Haran des Araméens. Mais l'astre qui conduit ces pasteurs ou ces guerriers reste, pour les uns, la vieille divinité lunaire, *Sin* ou *Shahar*, tandis que pour les autres, c'est une lumière plus haute, la révélation d'un Dieu transcendant, dont le soleil et la lune ne sont que les deux grands luminaires, l'un pour gouverner le jour et l'autre pour gouverner la nuit (2). »

Dans la terre de Chanaan, Abraham et sa tribu continueront leur vie de nomade, gravitant autour des sanctuaires qu'ils purifient et consacrent au vrai Dieu. Sichem, Bethel, Hébron. Un arbre sacré, une chênaie, une palmeraie signalent le lieu saint; les Patriarches y dressent des autels ou des stèles, et après leur mort, on les y déposera dans quelque caverne, en terre sacrée encore. Lorsque les Hébreux émigreront en Egypte, ils laisseront là une garde sacrée, qui conservera les traditions religieuses et plus tard, quand Israël reviendra d'Egypte, reconnaîtra des frères dans les adorateurs de *Iahvé*.

Abraham vivait au XX^e siècle avant notre ère; à partir du XV^e siècle, nous assistons à une poussée de l'Egypte vers la Palestine et la Syrie: nouveau cadre historique qui met mieux en lumière des détails épars dans la Bible. Conquérant de grand style, Thoutmès III fait avancer ses armées au delà du torrent d'Egypte; il remporte la bataille de Mégiddo et fraye ainsi la route vers la Syrie. Ses successeurs l'imitent ou le dépassent.

On aurait pu croire que les annales égyptiennes romançant les exploits des Pharaons, leur traversée du Liban, leurs victoires sur l'Oronte et l'Euphrate; or, nous retrouvons sur place les stèles qu'ils ont élevées aux limites extrêmes de leurs conquêtes, les fouilles reprises à Beisan par l'*University Museum* de Philadelphie depuis 1927 (3), nous révèlent que les Pharaons de la XVIII^e dynastie y ont fait leurs dévotions aux dieux syriens (4); les fouilles de Mégiddo, à leur tour, viennent authentifier des détails de l'histoire biblique.

Ensuite, le R. P. Dhorme peut esquissier le milieu politique et religieux dans lequel on placera le règne de David et le schisme des dix tribus.

La tribu de Juda, installée à Hébron, se range la première sous l'autorité du jeune chef judéen. Après sept ans de règne, David fonde à Jérusalem une nouvelle cité, qui, dans sa pensée, doit devenir l'unique centre culturel de Juda et faire briller le nom de *Iahvé* au-dessus des montagnes. Dès ses débuts, Jérusalem est

donc une protestation vivante contre les anciens sanctuaires moins fervents et moins purs. La question religieuse se repose dès que Salomon est disparu; d'autre part, l'Egypte joue de toute son habileté et déploie son expérience politique pour séparer les douze tribus. Jéroboam ayant pris le mot d'ordre du Pharaon, réunit à Sichem le congrès des malcontents. Le vieux chêne de Moré, la tombe de Joseph les accueillent. Roi des tribus dissidentes, Jéroboam relève la fortune de Sichem, de Penu-el, de Bethel et de Dan. Par le culte du taureau, il prétend relier le présent aux vieilles traditions araméennes.

* * *

La dernière conférence du R. P. Dhorme fut consacrée à la chute des Empires.

Au X^e siècle avant notre ère, l'empire des Hittites, qui avait longtemps disputé aux Egyptiens l'hégémonie de la Syrie, est oublié. L'Assyrie s'organise à l'est et lutte d'influence avec l'Egypte.

Israël est de cœur et de fait avec l'Egypte. Les textes cunéiformes nous ont conservé la nomenclature des défaites de leurs rois et des tributs qu'ils ont payés. Omri, Achab, Ménaïem revivent dans les annales assyriennes. Le royaume de Juda, de son côté, malgré les objurgations des prophètes, se reprend sans cesse à s'appuyer sur le roseau brisé qui blesse la main, l'Egypte, et les pires leçons ne lui profitent pas. En 722, Sargon achève la conquête de Samarie et y installe les colons de Babel et de Kutha avec leurs dieux. Ce n'est qu'un temps des campagnes du grand conquérant qui pousse jusqu'à Gaza aux portes de l'Egypte. En 671, Assaraddon franchit le torrent d'Egypte et s'empare de Me-im-pi, Memphis. Le roi de Shoumer et d'Akkad, roi d'Assur, s'intitule maintenant roi des rois de l'Egypte, roi de Paturus, roi de Kush... Assurbanipal (668-626), le Shamash-shum-ukin des Assyriens et le Sardanapale des Grecs, est un des grands génies de l'humanité. Il concentre dans sa bibliothèque de Ninive des centaines de milliers de tablettes. Scribe lui-même à ses heures, il devient le mécène des artistes; sous son impulsion, la sculpture assyrienne atteint un apogée qui rappelle la Grèce: les sculpteurs grecs rivalisent-ils avec ce pathétique d'expression d'une lionne mourante? Avec cela, génie militaire supérieur qui achève et consolide les conquêtes de ses prédécesseurs et mate toutes les révoltes. Il pousse jusqu'à Thèbes et broie l'Egypte; il s'empare de Suse, massacre ses habitants, viole les tombeaux de ses rois.

Les rois d'Assyrie ne pouvaient soutenir ni une telle gloire ni une telle puissance. Une chronique exhumée récemment des tiroirs du British Museum permettrait aujourd'hui de raconter en détail la formidable mêlée de peuples qui aboutit à la chute de l'Assyrie. Pourquoi Josias, le petit roi de Juda, rompant pour une fois avec la politique de bienveillance à l'égard de l'Egypte, a-t-il cru qu'il arrêterait à Mégiddo les armées qui montaient du sud? Geste chevaleresque peut-être, mais inutile et qui n'a pas eu sa récompense. En 586, Nabuchodonosor II mettait fin à l'empire de Juda.

Octobre 539, et Cyrus apparaît, venant de l'Elam. Les peuples tombent à ses pieds. Pendant que Jérusalem se redresse lentement, Cambyse, puis Darius Hystaspe unifient l'Orient. Ce dernier crée les cadres administratifs qui apprennent pour la première fois à l'Orient sémitique l'ordre aryen.

De tant de grandeurs déchues, des ruines subsistent, et quelques idées sont encore vivantes dans l'humanité d'aujourd'hui. Mais surtout, une formule religieuse avait ses racines dans le monde sémitique. Elle a poussé droit et haut, dépassant tout le reste par une vigueur transcendante. Elle a survécu dans sa fleur, le christianisme.

LUCIEN CERFAUX,
Professeur à l'Université de Louvain.

(1) *Revue biblique*, 1928, (t. XXXVII), p. 369.

(2) *Revue biblique*, 1928, p. 511.

(3) Voir *Revue biblique*, 1928, pp. 123-138.

(4) VINCENT, « Le baal cananéen de Beisan et son parèdre », dans *Revue biblique*, 1928, pp. 512-543.

Le rat de ville et le rat des champs

Variations sur la IV^e Géorgique

Autrefois le rat de ville
Inv. ta le rat des champs.

cria Théophile Lerat en poussant ma porte, « mais comme ses nombreuses invitations restaient vaines, il fit comme Mahomet... ».

— Bonjour!... Mahomet?

— Mahomet assura un jour qu'il allait faire venir à lui une montagne. Celle-ci, comme tu penses, ne bougea mie. Sans se décontenancer, le prophète déclara que, puisque la montagne ne venait pas à lui, c'est lui qui s'en irait vers la montagne. Ainsi je fais, et las de l'inviter, le rat de ville vient voir l'ami qui dans ces champs s'est fait ermite et le surprendre au sein d'un bonheur dont il n'a pas conscience. *O fortunates nimium...*

Heureux le rat des champs, s'il connaît son bonheur!

— Pas conscience? En es-tu sûr?

— Rarement nous apprécions un bonheur tandis que nous y nageons : il faut que les spectateurs s'en mêlent où que nous en soyons sortis. Pour te persuader d'être heureux, vas-tu, par les jours clairs, déclamer, près des sources qui murmurent en tes bois, l'ode à la fontaine de Bandouisie :

O fons, Bandusiae, splendidior vitro.

— Peuh! Horace, je préfère Virgile :

Hic inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum.

Tiens, vois ce que je relisais quand tu es entré.

— Tu l'aimes bien, la géorgique des abeilles?

— J'y cherche les vers divins du Mantouan, mais le fond... Bien qu'elle laisse encore des points obscurs ès mélissiens mystères, la science nous a gâté le plaisir de la IV^e géorgique, où d'ailleurs Virgile mêle un peu trop de recettes à ses admirations. N'importe qu'on s'amuse à constater que certains de ces conseils sont toujours écoutés. Aujourd'hui encore, mes *mouch'itis* s'humectent d'eau avant de travailler à leurs *catoires* :

prius haustu sparsus aquarum
Ore fave,

et ce n'est pas eux qui donneraient à ce vers la traduction du méandreux Delille :

Et qu'une onde échauffée en roulant dans ta bouche,
Pleuve, pour l'écartier, sur l'insecte farouche.

Ils riraient bien! Mais je ris à mon tour quand je les vois, frappant sur des casseroles pour arrêter un essaim, faire encore, à tant de millénaires de distance, les honneurs du berceau de Jupiter :

Tinnitisque cie, et Matris quate cymbala circum.

— Tu disais que la science?

— Certes, je serais peu charitable si je reprochais à Virgile de ne pas nous montrer que la construction des alvéoles donne le maximum d'espace et de solidité avec le minimum de matière; j'aurais mauvaise grâce, si je lui faisais grief de ne pas nous révéler que la « bouillie royale » a la merveilleuse vertu de transformer une larve d'ouvrière en larve de reine quand le trône vient à être vacant. Mais il est des choses qu'un propriétaire de ruches trouve sans microscope et que Virgile aurait pu observer, même s'il ne possédait aucune de ces ruches d'observation que les anciens fabriquaient d'une corne doucement transparente.

— Tu es, toi aussi, partisan de l'origine et de l'éducation citadines de Publius Virgilius?

— J'y penche. Mais c'est sans rien enlever à l'élévation de sa pensée, et je l'aime bien d'avoir placé les petites abeilles au plus haut degré dans le règne animal. Te rappelles-tu la gradation que présentent ses Géorgiques? Il y passe de la terre brute aux moissons qu'elle produit, aux arbres qu'elle porte, aux troupeaux qu'elle nourrit, pour nous faire parvenir enfin, comme au sommet de la perfection, chez ces merveilleux insectes dont l'instinct est proche de l'intelligence :

Esse apibus partem divinae mentis, et haustus
Aethereos.

Mais j'aime encore mieux, je te l'avoue, ouïr le poète rendre des points au philosophe et expliquer que cet admirable instinct est la récompense que Jupiter donna aux abeilles pour l'avoir nourri, enfant, dans l'ancre du mont Dicté, alors que le tintement des cymbales des Corybantes les assemblait autour de son berceau :

Nunc age, naturas apibus quas Jupiter ipse
Addidit, expeditiam; pro qua mercede, canoros
Curetum sonitus crepitantiaque aere secutae,
Dictae caeli regem pavere sub antro.

— Tu ne sembles pas loin de dire que Virgile s'est leurré en prétendant à la gloire du *De Natura Rerum* de Lucrèce.

— S'il s'en est flatté un moment, il n'a pas dû tarder à constater qu'Apollon lui était plus favorable que Minerve, et son

Felix qui potuit rerum cognoscere causas

est une admiration qui me semble teintée de mélancolie. Non! qu'on ne me parle que du poète : il est servi par les lacunes mêmes et les naïvetés de son érudition.

— Soit, laissons-lui pour compte sa philosophie et son entomologie. Celle-ci est trop amusante. Je me souviens, par exemple, du fameux secret qu'il donne pour se procurer de nouveaux essaims : le jeune taureau massacré et les abeilles qui naissent de sa chair corrompue.

Interea teneris tepefactus in ossibus humor
Aestuat.

— On ne comprend pas qu'un homme intelligent ait accueilli une fable aussi absurde.

— Eh! j'ai connu dans mon enfance un vieux voltairien qui croyait mordicus à la génération spontanée. Et puis, qu'aurait dit le lecteur à la page si le poète avait omis ce point ou s'il y avait touché? Mon cher, si tu habitais la campagne, tu connaîtrais la puissance de la superstition.

— Encore la recette amène-t-elle une digression d'une longueur!

— Mais délicate! C'est justement où j'en voulais venir. Je serais presque tenté de dire que, l'accessoire entraînant ici le principal plutôt que de le suivre, les abeilles sont prétexte pour amener cette histoire du pasteur Aristée, celle surtout, si gracieuse et si émouvante, du déplorable Orphée, qui émut jusqu'aux austères chrétiens des premiers siècles. Ceci inspire à Louis Théolier les lignes que tu vois sur cette fiche : « Souvenons-nous que le chanteur nouveau, le Berger à la Lyre sanglante — *Christus musicus* — les chrétiens des catacombes romaines, sous la discipline du secret, aimait se le représenter sous les « espèces et apparences » du Berger et du Chanteur douloureux de Virgile. Tous deux franchissent l'Achéron pour en ramener l'âme perdue » (1).

— Elle est curieuse, la persistance des siècles chrétiens à intégrer Virgile dans l'Eglise!

— Ceci n'est que le symbole célèbre d'une réalité que Tertullien exprime dans sa fameuse phrase : *o testimonium animae naturaliter christianae!* Modifiant un peu une devise connue, nous pourrions dire que tout ce qui est grand est nôtre. Peut-il manquer d'y avoir des ressemblances et des attractions réciproques entre l'Eglise et les âmes nobles du dehors? C'est ainsi que, comme le ferait un chrétien, Virgile chante la virginité des abeilles :

Illum ades placuisse apibus mirabere morem,
Quo ñ nec concubitu indulgent, nec corpora segnes
In Venerem solvunt, aut fetus nixibus edunt.

Le poète a manqué un bel effet en oubliant de les appeler des vestales ailées, vestales naturelles chez qui la chasteté n'est pas une violence. Il aurait pu aussi faire allusion aux *melissai*, les prêtresses grecques, à qui l'on donnait le nom même des abeilles, et à cette *melissa* massacrée pour avoir refusé de divulguer les mystères de Déméter et du corps de laquelle la déesse fit sortir un essaim.

— Chrétien, il aurait plus heureusement comparé ses abeilles aux anges.

— Mieux encore à la Vierge Marie. Dis-moi, théologien, si, chez la mère du Christ, la chasteté fut la palme d'un combat, comme eût dit sans doute Jacques Delille.

— Non pas : elle avait le corps et la raison d'Eve avant la chute, entre lesquels régnait une harmonie sans contrainte que l'Ecole appelle le don d'intégrité. Quel dommage que cette virginité

(1) LOUIS THÉOLIER, « Le double secret de Virgile », dans les *Lettres* d'octobre 1930, p. 367.

native des abeilles soit pure poésie : la comparaison ferait bien dans un sermon!

— Pure poésie? Tu parlerais, toi aussi, avec un savant liturgiste de notre temps et de notre pays, de « la gracieuse légende de la virginité des abeilles »? Détrompe-toi, ou plutôt, fais les distinctions qu'il a omises. Virgile lui aussi a mêlé la légende à la vérité, et il fut suivi en cela par les Pères et les liturgistes symbolistes du moyen âge. Ils ne donnent pas de sexe aux ouvrières, mais à la reine non plus, que Virgile appelle roi et qui, pour lui, n'est que cela. Comment, d'après eux, les abeilles se continuent-elles? Avec leurs trompes, elles recueillent, sur les plantes, la semence qui les perpétue. La première assertion est scientifiquement vraie. Quant à la reine, elle mérite mieux le nom de mère que nos paysans lui donnent, car elle n'est pas autre chose. Virgile semble avoir ignoré les faux-bourdon, l'élément masculin, fort visibles et audibles pourtant.

— C'est sans doute le seul exemple qu'on trouve, dans tout le règne des vivants corporels, d'un animal sans sexe et sans passion, ou plutôt dont la seule passion est le travail.

— Ajoutes-en une autre, connexe à celle-ci : les soins attentifs prodigués par les ouvrières à des petits qui ne sont pas les leurs, mais, comme dit quelque part Delille, les enfants de l'Etat. C'est, chez ces vierges, un amour maternel qui se confond avec celui du bien commun et que je comparerais volontiers à la tendresse des sœurs de charité dans les maternités et les orphelinats. Ce point-là, Virgile l'a saisi :

Solae communes natos, consortia tecta
Urbs habent, magnisque agitant sub legibus aevum,
Et patriam solae, et certos novere penates.

Le poète parle ici de plusieurs lois : le salut de la communauté, c'est au fond la seule qui régit une ruche. Pablius chante plus loin l'obéissance des abeilles à leur chef et les honneurs qu'elles lui rendent :

Praeterea regem non sic Aegyptus, et ingens
Lydia, nec populi Parthorum, aut Medus Hydaspes
Observant. Rege incolunt mens omnibus una est...

« Quel peuple de l'Asie honore autant son roi? » traduit, succinctement, pour une fois, Jacques Delille. C'est exagéré. Rien des rois absolus. Les abeilles sont fidèles à la reine au point de se grouper autour d'elle en grappe compacte quand elle essaime, comme pour la défendre de leurs corps; de ne pouvoir vivre sans elle; de cesser les travaux si elle meurt et de mourir elles-mêmes — orphelines comme disent fort bien les paysans — si une nouvelle reine ne peut éclore. Mais la raison, ou plutôt l'instinct qui commande tout cela, c'est qu'elles ne peuvent subsister sans postérité : la fidélité à la reine se confond avec le souci de conserver la race et la cité.

On serait tenté de penser que l'observation de cette unique loi est poussée jusqu'à l'excès, quand on voit, le temps de la ponte passé, les ouvrières tuer les faux-bourdon, qui seraient des bouches inutiles et compromettantes pour les provisions d'hiver.

— C'est peu édifiant, cet assassinat érigé en loi! A moins que tu n'en fasses une forme de défense, comme la guillotine.

— Ne sortons pas du monde dont nous parlons. Dans celui des abeilles, en dehors du travail et de la reproduction, l'individu n'a aucune valeur. Il n'a pas de « fin dernière »; sa seule fin, c'est le bien de la communauté. En voici une belle preuve que tout le monde connaît : Toute ouvrière est armée, elle est en même temps travailleuse et soldat, garde-civique si tu préfères. Défendre la cité n'est pas, pour ce soldat, l'équivalent de risquer sa vie, mais de l'immoler. Et l'instinct de la conservation ne lui inspire aucune hésitation. L'instinct de la conservation? Il n'est, chez lui, que celui de la conservation de la communauté. En la défendant, il laisse sa propre vie dans la blessure qu'il fait, comme dit joliment notre poète : *animosque in vulnere ponunt*.

— Leur blessure éloigne et ne tue pas : les abeilles nous donnent un exemple de cette proportion entre l'attaque et la défense que les moralistes appellent le *moderamen inculpatae tutelae!*

— Mais si tu saccageais la ruche, tu aurais toute la colonie sur toi et la suite pourrait être plus grave. Revenons à notre sujet : nulle part on ne contemple un tel oubli de soi. On pourrait citer encore le fameux *sic vos non vobis mellificatis apes*.

— Ceci me semble faux : si les abeilles font du miel, c'est dans le dessein de le garder, elles le prouvent bien quand on vient le leur prendre.

— Cela resterait vrai si personne ne le prenait. Elles font du miel

pour la cité, pour la race, pour la minorité qui hivernera. La majeure partie des ouvrières qui ont travaillé à la récolte mourront en effet avant l'hiver, et ce sont les dernières venues qui profiteront des provisions.

— Les anciens liturgistes auraient pu insérer, dans la louange des abeilles, leur belle abnégation.

— A propos de liturgie et d'abeilles, j'ai noté, au bas de cette page de mon Virgile, quelques mots de la bénédiction du cierge pascal au diocèse de Milan : la source de la cire, y est-il dit, est mystérieuse et virgine : *est illis arcana de virginitate creatio*.

— Ce serait peut-être la raison pour laquelle l'Eglise n'admet que la cire à l'autel. Le cierge est l'image du Christ, sorti d'une vierge comme lui. Et le texte convient parfaitement à l'Incarnation. *Arcana* : mystérieuse est l'union du Verbe et de la nature humaine dans le sein de la Vierge; mystérieuse la formation d'un homme sans l'intervention de l'homme; mystérieuse, une naissance qui laisse intacte et la vierge et la mère!

— Bravo! Ces symbolismes se retrouvent, comme tu le sais, chez les Pères et chez les liturgistes du moyen âge. Quand ils s'étendent un peu sur le sujet, tous, depuis saint Ambroise jusqu'à Guillaume Durand, ils semblent procéder de la IV^e géorgique, dont ils reproduisent les erreurs avec les vérités. Comme ils se ressemblent tous, il suffit d'alléguer deux textes que voici, copiés dans l'étude du savant liturgiste cité tout à l'heure (1). Voici l'extrait de saint Ambroise :

La génération des abeilles leur est commune à toutes. Toutes elles gardent l'intégrité de leur corps et leur naissance est virgine. Elles ne s'accouplent pas; elles ne connaissent ni les mouvements de la passion, ni les douleurs de l'enfantement. De la bouche, elles sucent leur progéniture sur les feuilles et sur les herbes et donnent naissance à de nombreux essais de petits.

Et voici le dernier texte, celui de Guillaume Durand :

L'abeille, qui fait la cire et le miel, ne se reproduit pas par les voies ordinaires aux autres animaux. Et de même, sans aucun secours de l'homme, la Vierge-Mère a conçu celui qui est à la fois Dieu et Homme.

— La liturgie actuelle est plus sobre quand elle parle des abeilles et de la cire dans la louange du cierge pascal, dans la liturgie de la Chandeleur et dans la bénédiction des ruches au Rituel.

— Voyons ce que nous trouverons dans la vieille liturgie. Ouvrons les *Origines* de Mgr Duchesne. Voici la partie de l'ancien *Exultet* que le missel moderne a supprimé.

Elle commence par rééditer l'idée virgilienne de la perfection éminente des abeilles sur tous les animaux : *Apis caeteris quae subiecta sunt homini animantibus antecellit*. Un peu plus loin, la légende de la naissance par la bouche : *ore natos fingunt*. Enfin, ces exclamations :

O vere beata et mirabilis apis! Cuius nec sexum masculi violant, foetus non quassant, nec filii destruunt castitatem! Sicut sancta concepit virgo Maria : virgo peperit et virgo permansit (2).

Mgr Duchesne renvoie aux appendices, où il a copié l'ancien *Exultet* de la cathédrale de Bari, vieux de quelque neuf siècles. Parcourons-le. Voici la légende (à la vérité mêlée) :

Apes siquidem dum ore concipiunt, ore parturiunt, casto corpore non foedo desiderio copulantur, desique virginitatem servantes posteritatem generant, sobole gaudent; matres dicuntur, intactae perdurant; filios generant et viros non norunt (3).

Voici la poésie :

Flore utuntur conjuge, flore funguntur genere flore domos instrunt, flore divitias conveunt, flore ceram conficiunt (4).

Et voici, mon cher, l'abnégation que tu croyais n'avoir pas été remarquée par les liturgistes :

O ammirandus apium fervor ad commune opus! (5).

— Je te répète, *ô fortunatos nimum*, car voilà les belles médita-

(1) Voir l'abbé GEORGES MALHERBE, « Les Abeilles de l'Exultet », dans *Questions liturgiques et paroissiales*, 15^e année, n^o 2, avril 1930, pp. 61-73.

(2) O vraiment heureuse et merveilleuse abeille! Toi dont l'autre sexe ne force pas la pudeur, qu'aucune portée n'épuise, à qui aucune naissance ne détruit l'intégrité! Ainsi conçut la sainte vierge Marie, ainsi vierge elle enfanta et vierge elle demeura.

(3) Les abeilles conçoivent par la bouche, enfantent par la bouche, gardent leur corps chaste et ne le souillent d'aucun désir impur; c'est en conservant leur virginité qu'elles engendrent une postérité et jouissent de la vue de leurs enfants; elles sont appelées mères et elles restent vierges, elles ont des fils et ne connaissent pas de maris.

(4) C'est la fleur qui leur est un époux, la fleur qui leur donne des enfants, avec la fleur qu'elles bâtissent leur maison, par la fleur qu'elles amassent des richesses et des fleurs, qu'elles confectionnent la cire.

(5) O admirable ardeur des abeilles pour assurer l'œuvre commune!

tions que tu peux faire auprès de tes ruches : de la créature, ton esprit s'élève jusqu'au Créateur non seulement, mais jusqu'au Rédempteur!

— Laisse-moi tenter le symbolisme à mon tour et à ton adresse. Qu'il soit de la ville ou des champs, un prêtre peut-il jamais rien envier? Tu n'as pas de ruches, mais tu vois venir chaque jour chez toi celui dont tu chantes que son nom a dans la bouche la douceur d'un miel mirifique,

In ore mel mirificum,

celui qui nourrit les siens d'un miel mystérieux — *et de petra melle saturavit eos* — miel qui, de l'erreur du poète fait une réalité, puisque c'est bien des cieus, celui-là, qu'il nous vient : *aeris mellis caelestia dona!*

Tu ne jouis pas de mes sources murmurantes, mais n'as-tu pas la fontaine exigée par Virgile aux abords du rucher :

At liquidi fontes et stagna virentia musco
Adsint,

fonds sacrés mêlés d'une liqueur d'or et vraiment plus lumineux que le cristal — *splendidior vitro* —, et foisonnants d'enfances que tu n'engendres pas mais qui, tiennes pourtant, te réjouissent de je ne sais quelle divine douceur :

Hinc nescio qua dulcedine laetae
Progeniem nidosque fovent.

Pour moi, outre les méditations que tu m'imputes, j'en ai fait une, en finissant de relire cette dernière géorgique, sur la folle rapidité du temps.

Eheu! fugaces, Posthume, Posthume,
Labuntur anni.

— O douleur! ô douleur! Le Temps mange la vie.

— Car la finale mélancolique de ces pastorales me rappelait, avec la jeunesse de Virgile et la nôtre, le début de ses poésies champêtres et le premier des vers que nous avons scandés dans son livre, il y a trente ans et c'était hier :

Tityre, te patulae cecini sub tegmine fagi!

JEAN D'ESCALETTE.

La religion de Gandhi

Il faut renoncer à emprisonner dans une formule, si large soit-elle, la pensée religieuse de Gandhi. Vers quel but tend-elle? L'indéfini de l'hindouisme orthodoxe ou les sables brûlants du désert individualiste? Plutôt que de chercher à déchiffrer l'énigme de l'avenir, tâchons de découvrir chacun des affluents qui sont venus perdre leurs eaux dans le courant primitif hindou.

Celui-ci est avant tout de fidélité aux coutumes ancestrales, à la caste en particulier, de croyance à la métempycose, son unique dogme. Les légendes que chante la poésie religieuse populaire oblitérent dans l'esprit les notions du possible et du vrai. La réalité, ce sont ces dieux, ces gnomes, ces héros qui façonnent un monde merveilleux au gré de leur fantaisie sans limite. Vers eux montent les aspirations vagues d'un cœur déçu et blessé par les souffrances de la vie quotidienne et qui va chercher dans le rêve un philtre de l'oubli. Quand il cherche à approfondir sa croyance, l'Hindou n'est pas long à reconnaître le panthéisme plus ou moins caché sous les symboles polythéistes. Le Dr Ramdesa du Mahasaba, société de propagande de l'hindouisme, reprocha non sans raison à Gandhi de n'avoir pas pâli sur les Vedas et la philosophie hindoue, et de s'être contenté d'une vue superficielle des questions religieuses de la doctrine hindoue.

Est-ce pour cette raison que l'instruction européenne reçue au collège jeta si facilement à terre les idoles de Gandhi et lui donna pour un moment quelques formules scientifiques pour expliquer l'énigme du monde? L'âme candide du jeune Hindou se révolta,

non contre cette science incomplète, mais contre les erreurs du passé, et ce fut l'anarchie, allant jusqu'au mépris des dieux, des coutumes, et même, crime horrible aux yeux de l'Hindou orthodoxe, jusqu'au mépris de l'animal sacré, la vache.

Il se reprit pourtant, et ce fut un prêtre de la religion Jain qui reçut son triple serment d'abstention de boissons enivrantes, de viande, et également sa promesse de fidélité à son épouse. Est-ce lui qui a imprégné la pensée de Gandhi avec les idées d'ascétisme et d'ahisa, de respect de la vie, de non violence?

D'autres influences attendaient Gandhi dans les brouillards de Londres. Au premier contact, ce fut pour un instant l'éblouissement de la civilisation matérielle. Ensuite, dans les heures de méditation solitaire de l'étudiant pauvre qu'était alors Gandhi, la raçon du luxe, la misère entrevue dans les faubourgs, préparera les formules d'anathème contre l'industrie moderne, tueuse d'hommes et d'idéal. Hors la machine et le culte de l'argent, l'Europe n'avait donc rien à offrir pour l'âme? Si, un livre qui transcende les limites étroites des nations, la Bible; c'était un trésor, mais un trésor sans clef. La lecture de quelques chapitres suffit à désenchanter le lecteur et lui faire reprendre le Bhagavagita, le chant du bienheureux Seigneur Krishna.

Quelques années après, en Afrique, des amis l'aiderent à découvrir le Sermon sur la montagne, à en goûter les douceurs, et parfois, tel un néophyte, Gandhi les accompagna sur le seuil du Temple. Les protestants allaient sans doute compter un adepte en plus; mais au nom de la tradition, un ami veillait, et Gandhi s'éloigna du Christianisme dont il n'avait contemplé qu'une image imparfaite.

Il rêva de garder la morale chrétienne, les nobles élans de la charité, tout en rejetant les dogmes. Tolstoï l'aïda dans cette voie, non seulement par ses livres, mais encore par sa correspondance. L'exégèse de Gandhi continuera dans la même ligne et présentera un jour, au monde étonné, un Christ swarajiste, patriote indépendant à la manière indienne.

Une autre influence entretemps traversera la vie de Gandhi. Celle du petit groupe de travailleurs sociaux, des Amis de l'Inde. Dans l'âme de certains d'entre eux, le positivisme avait tué la foi aux dieux du passé et dressé à leur place la patrie, l'humanité. Gandhi n'a-t-il pas parfois offert un peu d'encens à cette nouvelle idole?

Quand il fut élevé sur le pavois et prit la direction de la politique de son pays, d'un coup d'œil sûr, Gandhi diagnostiqua la racine du mal dont souffrait l'Inde : le manque d'unité; l'antagonisme profond qui dresse les deux cent et douze millions d'Hindous contre les septante millions de musulmans. Pragmatiste, Gandhi ne voulut ni ne put trouver une solution dogmatique impossible. Mais l'hindouisme lui fournit une formule pacificatrice : Toutes les religions sont bonnes, tous les fleuves vont à la mer, toutes les religions à Dieu. La figure du Christ lui-même apparaîtra entre Krishna et Mahomet.

Comme un fruit lentement mûri, Gandhi laissait tomber l'affirmation qu'en cas d'indépendance, les missionnaires chrétiens, qui n'accepteraient pas de limiter leur activité au service social du pays, seraient priés de reprendre le bateau. La vague de protestations qui balaya le pays, les signatures de chrétiens swarajistes étonnèrent Gandhi.

Devant les déclarations de Gandhi, on a crié au scandale; ne se trouvait-on pas uniquement en présence d'un astucieux politicien qui levait le masque après avoir essayé de gagner les sympathies chrétiennes, non seulement de l'Inde, mais du monde, par la récitation de quelques versets des Evangiles?

Qu'il y ait eu dans cette manœuvre de Gandhi certain opportunisme pour rallier l'orthodoxie hindoue, et surtout l'aile gauche du parti de l'indépendance fort marri de la trêve avec l'Angleterre,

c'est humain. Mais ceux qui s'étonnent n'ont jamais considéré que tous les enrichissements religieux que Gandhi a reçus au cours de son existence, sont venus s'insérer dans une mentalité hindoue, essentiellement faite de compromis, de juxtapositions hétérogènes. Chaque apport nouveau a dû s'adapter au contexte mental. Sans doute, pendant quelque temps a-t-on pu, comme à l'embouchure d'un fleuve, distinguer à la surface le courant nouveau, mais au-dessous restait la masse immense diluant lentement les apports chrétiens, jusqu'à les rendre imperceptibles. Cependant ils agissent encore, modifiant la composition totale.

L'hindouisme orthodoxe a été appelé à la barre de la raison, et Gandhi s'est déclaré prêt à sacrifier l'Écriture hindoue au cas où elle entrerait en conflit avec sa raison. Une exégèse ultra moderniste vide de leur contenu séculaire les idées les plus chères de l'hindouisme. Quand Gandhi annonce que de l'hindouisme il accepte tout, même la caste, même le culte de la vache, l'homme du village comme celui du temple sont contents, mais à peu de frais car très souvent, en gardant l'étiquette traditionnelle, Gandhi introduit subrepticement dans le temple des idées chrétiennes déformées.

Le secret des âmes est à Dieu, mais ces quelques notations « pointillistes » permettent peut-être de situer la position religieuse de Gandhi à un carrefour hindou, où passent toutes les caravanes religieuses du monde, à qui il emprunte au gré de sa fantaisie une pièce ou l'autre, sans s'inquiéter de l'unité. Sa vie morale, très haute, lui assure les sympathies, son cœur vibre à la pensée du divin, mais croit-il jouir de plus de richesse dans sa collection disparate que dans la possession pleine de la vérité? Y arrivera-t-il un jour? Aura-t-il le courage de la suivre? C'est le mystère de la grâce et de la liberté.

E. GATHIER.

Georges Bernanos et les catholiques français

On ne s'y attendait guère à voir le titre, le sujet de *La grande peur des bien-pensants*, le nouveau livre de M. Georges Bernanos (1), est un portrait d'Édouard Drumont, le célèbre antisémite, fondateur de *La Libre Parole*.

Quatre cent soixante pages consacrées à réhabiliter la mémoire d'un oublié, cela paraîtra beaucoup à notre génération. Quel intérêt présentera l'histoire de ce vaincu, dont plus personne ne lit les livres, malgré l'éclat et la vigueur de leur style, et dont le journal célèbre, après avoir piteusement battu de l'aile les dernières années, a fini par expirer dans l'indifférence générale?

Ah! si Drumont avait triomphé! S'il ne s'était pas obstiné à lutter contre des forces trop puissantes, tout en sachant qu'elles finiraient par l'abattre!

Mais quoi qu'en pense le vulgaire, ce n'est pas le succès qui fait la valeur morale d'un homme. Toute vie de luttreur est intéressante; le spectacle est toujours beau d'une volonté s'acharnant à briser l'obstacle. Combien plus encore, quand cette énergie est tendue vers un idéal de justice et d'honneur et que, pour l'atteindre, elle brave tous les dangers et même la mort!

Cela, M. Bernanos le montre bien. Il a ressuscité la noble et courageuse vie de son héros, et il a insisté avec raison sur le sacrifice que ce paladin avait fait d'avance de sa vie. « Tout homme qui est décidé à mourir peut agir sur les événements » (p. 176). Ce qui, bien entendu, ne justifie nullement les dards auxquels ce catholique incomplet, au mépris des lois de l'Église, ne crut pas devoir se soustraire.

Mais Bernanos ne prononce pas un panégyrique; il n'a pas

caché les faiblesses humaines du grand homme ni surtout la lassitude découragée de ses dernières années.

Cependant l'intérêt principal ne réside pas ici dans l'histoire de Drumont. Celle-ci n'est, après tout, qu'un prétexte à retracer en de grandes fresques vengeresses, les scandales de la troisième République : la Commune, le triomphe de la juiverie, la persécution contre les congrégations, l'affaire Léo Taxil, le Panama, l'affaire Dreyfus, la grande guerre et sa victoire gâchée... Que de bons motifs pour flageller la veulerie de notre temps, et spécialement l'aveuglement des catholiques français!

Et les reproches se suivent, nombreux et véhéments, contre ces « bien-pensants » qui ont, paraît-il, si grande « peur » et qui tremblent devant les puissances du monde, toujours prêts à entrer en compromission avec elles, fût-ce aux dépens de leur dignité et de l'indépendance de l'Église. Aussi, cette histoire devient un pamphlet où tous les catholiques, depuis Léon XIII jusqu'aux bédoux, sont jugés sans miséricorde.

Devant un livre pareil, la tâche du critique catholique est, avouons-le, assez délicate.

D'une part, un si vigoureux talent de pamphlétaire s'y déploie, de si justes colères y sévissent, une si louable franchise éclate dans les jugements portés sur croyants et incroyants, un amour si ardent de l'Église inspire ces invectives, qu'on voudrait applaudir avec enthousiasme et saluer comme un nouveau Savonarole ce jeune écrivain, dont le style aux fulgurantes images cloue au pilori les concessions des clercs et des laïques, aux idées du siècle. Sûrement, il a fortement subi l'influence de Léon Bloy, mais, plus maître de sa colère que l'auteur de *Désespéré*, il ne descend pas aux injures gratuites ni aux grossières insolences. Même pour qui n'a pas aimé les livres précédents de Bernanos — et je suis de ceux qui ne ménagèrent pas les critiques à *Sous le soleil de Satan* et à *La Joie* — ce livre-ci, qui n'est d'ailleurs plus un roman, marque un grand progrès. L'écrivain s'est dégagé totalement du style embarrassé et sybillin qui obnubilait souvent sa pensée, comme s'il hésitait à mettre la singularité de celle-ci en trop vive lumière. Ici, toute obscurité est définitivement dissipée. L'auteur veut être compris et prend l'entière responsabilité de ses affirmations. Il s'en donne à cœur joie et se lance dans de multiples digressions pour le plaisir de dire leur fait à ses contemporains.

D'autre part, cette clarté est parfois offusquante, voire lancinante. Elle n'épargne personne, les catholiques moins que les autres, et les autorités ecclésiastiques en premier lieu. Alors notre embarras commence. Allons-nous refaire le procès des multiples personnages que M. Bernanos met en cause? C'est toute l'histoire politique et religieuse des soixante dernières années de la France qu'il faudrait passer en revue.

Nous n'avons d'ailleurs nul souci d'entreprendre la défense de toutes les victimes de notre rude justicier, et la vérité nous obligerait à lui donner souvent raison.

L'apologétique serait sotte, qui supposerait le clergé infaillible et impeccable. Même le Souverain Pontife, en dehors des définitions *ex cathedra*, peut se tromper, et l'histoire de l'Église montre suffisamment que les décrets disciplinaires, soumis d'ailleurs aux changements qu'imposent les vicissitudes des temps, ne sont pas nécessairement immunisés contre les méprises ou les préventions (ce qui n'autorise d'ailleurs aucune désobéissance).

Quant aux erreurs et défaillances des catholiques français au cours du XIX^e siècle, l'histoire impartiale ne se fait pas faute de les relever. Sachons en tirer, pour notre temps, une opportune leçon de modestie. Nous reconnaissons volontiers, aux siècles passés, les fautes et préjugés des catholiques qui se croyaient bien-pensants; pourquoi, dans les questions actuelles et d'ailleurs libres, serions-nous intransigeants? Qu'un Bernanos nous parle avec rudesse, ne rejetons pas ce qu'il y a de mérité dans ses reproches.

Il y a toujours profit à écouter les audacieux qui, dans le troupeau, osent remonter un courant. Leurs remontrances — que nous supposons respectueuses — servent de contrepoids aux flatteries dont les autorités ne manquent jamais d'être entourées et qui cachent peut-être une part des réalités. Il serait contraire à la dignité de la raison humaine de traiter de mauvais esprits ou de rebelles les catholiques qui, tout en se conformant à la discipline imposée, réservent leur manière de voir. L'assentiment interne n'est exigible que quand il s'agit de doctrines définies de foi et de morale.

Sans doute, des théologiens, épris de la vertu d'obéissance,

(1) Paris, Grasset, 18 francs français.

mettent dans l'*assensus internus* la perfection de la soumission. C'est réduire l'intelligence des subordonnés à l'enregistrement mécanique des ordres et lui interdire toute activité personnelle. La perfection consiste-t-elle à empêcher l'exercice de la raison, à s'abêtir pour l'amour de Dieu? Peut-être de grands saints l'ont-ils pensé, mais d'autres ne l'ont pas pratiqué ainsi. Saint Jean de la Croix, saint Bernard, saint Louis, roi de France, sainte Catherine de Sienne, sainte Jeanne d'Arc ne furent pas des automates impassibles, et ils gardèrent, vis-à-vis des chefs ecclésiastiques, une attitude de loyale franchise qui, aujourd'hui, paraîtrait fort audacieuse. Cependant, ce furent des obéissants, plus héroïques que ceux qui s'interdisent toute réflexion et qui se reposent paresseusement sur l'oreiller de la responsabilité des supérieurs.

Certes, répétons-le, il faut obéir à toute autorité légitime. La discipline l'exige, sans quoi l'on aboutit au désordre. Mais on a peut-être trop appuyé, dans l'éducation des catholiques, sur l'obéissance passive au détriment de l'activité personnelle. Et l'on s'imagine trop facilement, dans le monde des dévots, que les grâces d'état suppléent à toutes les déficiences naturelles. Ce n'est pas le cours ordinaire des choses. Il ne faut pas tenter la Providence ni croire que l'invocation des lumières du Saint-Esprit donne le droit de négliger les moyens naturels de s'éclairer.

* * *

Ces considérations ne m'éloignent guère de mon sujet. Précisément, à lire Bernanos, en se rend compte qu'il a gardé, dans le fond de l'âme, une amère rancune contre ses éducateurs ecclésiastiques. Ils ont trop cherché à faire de lui un « bon garçon », que la terreur de l'enfer et des habitudes de piété garantiraient contre le péché mortel (p. 102). C'est l'essentiel, mais la partie positive de la formation chrétienne n'aurait-elle pas été négligée?

Un catholique intellectuel sera fier de sa foi et viril dans ses œuvres. Ses connaissances dogmatiques — qu'on souhaiterait plus nettes et plus approfondies — l'empêcheront de confondre la religion avec la conduite de ses ministres, la doctrine de foi avec les dévotions populaires. Doué du sens de l'apostolat, il se fera, selon le vœu de Pie XI, le coopérateur du clergé dans l'action catholique. Sans prétendre se substituer aux autorités responsables, il cherchera les réalisations pratiques immédiates. S'il se contente de critiquer sans rien faire, s'il boude son évêque ou son curé pour des discordances d'opinions qui n'ont rien d'essentiel, quel bien fera-t-il?

Je crains que les récriminations de M. Bernanos ne restent improductives. Elles sont unilatérales. Il ne voit pas l'autre face : le bien immense qui s'est accompli dans l'Eglise de France. Son livre dégage un pessimisme décourageant. Il perd son temps à s'irriter contre la bêtise du troupeau des fidèles et contre l'incapacité — vraie ou prétendue — des pasteurs. Il souhaiterait l'Eglise parfaite et composée uniquement de saints, et il ne prend pas son parti de lui découvrir un côté humain. S'il se donnait la peine de l'étudier à telle période de sa longue histoire, la comparaison ne lui fournirait-elle pas d'amples motifs de joie?

Sans doute n'ignore-t-il pas que l'état de grâce et même le sacrement de l'Ordre ne confèrent pas *ipso facto* l'intelligence. Mais il s'indigne de voir chez les mécréants une habileté naturelle plus manifeste. Ont-ils vraiment le monopole de l'esprit? Nous avons peine à le croire.

Quoi qu'il en soit, la lecture de *La grande peur des bien-pensants* sera utile aux dirigeants catholiques, ne fut-ce que pour leur faciliter un examen de conscience. Sous les exagérations inspirées par une aigreur, sans doute fort éloignée de l'optimisme chrétien, ils reconnaîtront la grande part de vérité que contiennent les invectives du brillant pamphlétaire, et ils tireront — espérons-le — de bonnes résolutions pour l'avenir.

PAUL HALFLANTS

Abel Moreau

Un grand type d'homme, avec de grands bras qui gesticulent volontiers, un grand nez qui fend le vent, de grands beaux yeux noirs qui vont un peu de travers mais voient très juste : le voilà au physique. Si Philostrate ou Suidas ont eu la bonne idée de nous laisser le portrait des hommes marquants de leur temps, pourquoi ne peindrions-nous point pour la postérité ceux du nôtre?

Il est de la Bourgogne de l'ouest, de la verte vallée du Serein, peu éloignée des coteaux vigneux de Chablis et de la mystique cité d'Auxerre. Il a la belle humeur bourguignonne; race forte et gaie, volontaire et enthousiaste; plus de sang que de lymph, plus de raison que de sentiment, encore qu'elle puisse atteindre à ce point de perfection où les délicatesses de l'esprit rejoignent celles du cœur. Voyez encore Pierre Ladoué.

Education cléricale et carrière professorale; culture solide, âme profondément, naturellement religieuse. Son pays, qu'il nous décrit dans l'aimable plaquette de la *Vierge d'Auxerre*, est une terre de saints : Notre-Dame De Seignelay, saint Germain d'Auxerre, saint Pierre de Tonnerre, saint Edme de Pontigny. Le souci des choses spirituelles inspire et anime toute son œuvre; dès qu'il deviendra romancier les problèmes psychologiques ne seront jamais pour lui que des problèmes de conscience.

Il débute en 1916, par un volume de poésies, *Primavera*, qui s'imprime à Neuchâtel en Suisse, tandis que le poète reste de l'autre côté du Jura, avec ses cartouches sur les reins. Poésie de jeunesse et même de collège, mais beau départ, plein d'espérances. Je crois qu'il était dans les arrêts du ciel de nous donner en Abel Moreau, non un poète mineur, mais un narrateur excellent. Je ne crois pas pour autant que ces poèmes de début déparent le paysage d'une œuvre littéraire; il est bon que le champ nu verdeoie, se couvre d'un foisonnement d'herbes folles et de charmantes fleurettes, avant que ne poussent les troncs robustes et que ne s'épanouissent les vastes frondaisons.

Six ans plus tard, paraît le *Calvaire du Soldat*. Que le poète n'y soit pas en progrès, je ne m'en déssole nullement, ayant assez à admirer chez Abel Moreau prosateur. Et puis, c'est un hommage à la souffrance humaine. Il n'y a en pas tant que cela, si l'on y regarde de près, dans la littérature de guerre universelle, pour qu'on doive les dédaigner. Je viens de le relire avec émotion, si loin que je sois maintenant de l'idéologie de l'œuvre et bien que je tiennne pour absurdes les « béatitudes » du grand Péguy qui lui servent d'épigraphe.

Ce calvaire, Abel Moreau en avait gravi toutes les stations était tombé, frappé deux fois, et avait parcouru tous les grades inférieurs jusqu'à celui de sous-lieutenant d'artillerie, quand en mai 1919, il s'engagea encore pour la colonne des Ansariéhs. Le jeune guerrier franc était curieux de mettre ses pas dans ceux de Ramsès II, de casser une branche de laurier-rose au bord de l'antique Adonis, de se donner une bonne peur au pied des méghasils phéniciens, de lorgner les femmes de Booz et de s'agenouiller orgueilleusement dans l'église où pria Joinville. C'est de là-bas qu'il nous rapporta ces *Routes de Syrie* dont cette Revue même publia les premières pages, et pour lesquelles j'écrivis une timide préface que ne daignèrent point lire les hautes autorités dont l'auteur invoqua le patronage. Le livre est remarquable, mais en le comparant avec la récente *Nuit syrienne*, on mesure la distance qui sépare un brillant élève de Chateaubriand et de Loti, d'un artiste maître de ses moyens.

Ses titres de maîtrises, Abel Moreau allait les gagner bien avant. En 1926, il publiait le *Fou* (1).

(1) Editions Edouard Malfère, Amiens.

C'est l'histoire d'un canonnier-servant qui tombe blessé aux mains de l'ennemi et qui passe pour mort. Quand il revient en France après la paix, il a oublié jusqu'à son nom. On l'interne dans un asile d'aliénés. Personne ne s'inquiète de lui; c'est un abandonné, un enfant de l'Assistance; pour toute famille, une femme, pas d'enfants. Or, voilà qu'après six années, un beau jour la mémoire lui revient. Il se retrouve. Il a été gargon de ferme dans les pays de l'Est. Il se souvient de sa femme; qu'est-elle devenue? Elle est remariée avec un brave homme, ancien combattant. Ils ont un enfant et en attendent un second. Le portrait du disparu, du défunt, honoré et regretté au-dessus de leur lit, entre sa croix et sa médaille. Et voilà que tout à coup, le disparu se montre, le défunt surgit du tombeau.

Je ne sais rien de plus émouvant que la rencontre avec sa femme, avec l'enfant de l'autre, avec l'autre... Rien de plus grand que les simples mots qu'échangent ces simples, sous ce quinquet d'auberge, devant une table de cuisine, regardant leur vie, leur bonheur en miettes. Bien des livres, ouvertement qualifiés de chefs-d'œuvre, m'inspirent moins d'admiration que les trente pages qui décrivent le choc de ces trois pauvres cœurs.

Les ressources variées du talent d'Abel Moreau, sa puissance de fantaisie et de verve, brillent encore d'un bel éclat dans l'énorme et féroce comique de *Tu ne mourras pas* (1). Avec la tragique *Nuit syrienne* (2) son art atteint à la perfection.

C'est une merveille de récit, et c'est, dans la seconde partie surtout, l'un des plus « sensationnels » romans que l'on puisse lire. J'emploie là sans peur un adjectif qui qualifie d'ordinaire les plus niaises productions du cerveau humain, parce que le public a le tort de s'emballer fréquemment pour des niaiseries, mais ce sont les œuvres sérieuses et belles comme celle-là qui devraient le passionner.

René Johannet en a parlé avec une chaleur d'enthousiasme qui, venant de si bon lieu, suffit à classer une œuvre littéraire (3). En plus du brio, de l'allant, de l'exotisme et des femmes fatales qui font le succès de Pierre Benoit, il y trouve « un fonds de réalisme solide, — l'amour et l'argent, la fuite de l'amour devant la pauvreté, — qu'enverraient bien des romans de Benoit; tout un côté de sérieuse tragique, de profondeur morale, de grande observation sociale et humaine qui l'apparente aux romans de Bourget, de Bazin et de Bordeaux, en plus vif et en plus jeune »

La thèse de la *Nuit syrienne*, le cas de conscience, a soulevé d'intéressantes controverses. Une vocation sacerdotale manquée, suivie d'une vie manquée et qui se termine par une catastrophe. Déterminer les causes et dire jusqu'à quel point le héros de la terrible aventure est responsable de ses malheurs.

Jean-Baptiste Calvier est le fils d'un organiste de village et d'une incroyante mal convertie. Ses parents veulent en faire un prêtre pour des motifs peu surnaturels. Il passe toute sa jeunesse au séminaire sans jamais entendre « l'appel intérieur ». Pas plus sot, ni plus méchant qu'un autre, tant s'en faut; il sera même capable plus tard d'un véritable héroïsme moral et deviendra un officier de mérite. Mais c'est une âme faible, irrésolue. Il perd son temps, il se prépare mal à sa carrière d'homme, et il restera jusqu'au bout un désaxé, un inadapté, tourmenté de secrètes incertitudes, rongé du vague remords d'avoir trahi un idéal supérieur, plus désarmé que n'importe qui, avec sa conscience aiguisée et douloureuse, devant les luttes de la vie comme devant les entraînements de la passion.

Que son héros ait eu ou non la vocation, Abel Moreau m'a dit n'en rien savoir lui-même. Au reste, que nous importe? Son dessein était d'écrire une vie de dévoyé. Histoire vraisemblable, logique

somme toute, encore que certains traits de la première partie, la démençe de la mère et le satanisme de la femme, puissent paraître légèrement forcés, sinon factices. Mais la pénétrante étude de la formation cléricale et de ce qu'elle a parfois d'insuffisant et d'artificial, rachète largement ces points faibles. Et le dénouement syrien nous entraîne bien loin des soucis de la casuistique, en plein drame, exaltant, terrifiant, qui se déroule sur le décor le plus féérique que l'on puisse rêver.

PAUL CAZIN.

Lamennais ou le prêtre malgré lui⁽¹⁾

Un grand combat sur la terre

Or, en ce mois de septembre 1824, pendant qu'une chaise de poste emporte Lamennais, à petites journées, à travers la France, l'estomac délabré par la cuisine italienne, les reins moulus par les ressauts de la route, le Roi, les pieds rongés par la gangrène, les chairs envahies par la graisse, ne quitte plus sa chambre. On n'entend plus retentir dans les appartements des Tuileries les éclats de sa colère contre les intrigues du parti de Monsieur. Il n'avance plus sa main gonflée vers la table rapportée d'Hartwell, pour prendre un Horace ou quelque conte libertin. Il ne chantonne plus le *Sabot perdu* ou la *Cantate de Circé* comme le jour où Chateaubriand vint lui rendre compte des affaires d'Espagne, mais, engourdi de plus en plus dans sa pesante somnolence, il n'en sort plus que pour signer, d'une main de jour en jour plus incertaine, les actes que lui présentent ses ministres. Roi jusqu'au bout cependant, et capable, trois semaines avant sa mort, le 25 août, pour la Saint Louis, de recevoir, durant trois heures, les hommages de la Cour et du corps de l'Etat. (« Un roi de France peut mourir, il n'est jamais malade », répondait-il à ses familiers qui le conjuraient de se ménager.)

Le 16 septembre, après une agonie de deux heures, il expireit réconcilié avec le Dieu de ses pères par les soins de Mme du Cayla. « Le Roi est mort » avait annoncé un des médecins dans la chambre étouffante. Alors Monsieur ayant baisé la main de son frère, s'était avancé vers la porte. Le premier gentilhomme de service avait ouvert vivement les battants et crié à la foule des dignitaires et des ministres : « Messieurs, le Roi! »

Tout semble sourire au nouveau règne. Le Roi est beau, affable et bon; et à la revue de la garde nationale, il a conquis tous les cœurs. Mais Lamennais qui, pendant son voyage, a lu les gazettes, écouté les propos aux relais et dans le coche, n'est pas dupe des apparences. Le décor va changer peut-être, mais non la pièce, ni même les acteurs. Le Prince tient toujours sa couronne de la Charte, c'est-à-dire du mythe populaire mis en fermage par des sociétés maçonniques. Le mal est dans le principe équivoque du gouvernement. Mais plutôt que d'en convenir, le ministère continuera de pallier, de concilier, de céder, tandis que la Révolution, intransigeante, elle, dans ses doctrines, resserrera toujours davantage son étreinte.

Ainsi pense le solitaire en mettant le pied dans Paris.

Il a cru pouvoir descendre dans les appartements de la rue de Bourbon que son frère vient à peine de quitter. Le 26 août, en effet, une ordonnance avait créé un ministère des Affaires ecclésiastiques et nommé Frayssinous à ce poste. La grande aumônerie, de ce fait, ne tenant plus la feuille des bénéfices, le prince de Croÿ n'avait plus eu de prétexte pour garder Jean auprès de lui, à Paris, et l'ex-grand vicaire avait regagné sa Bretagne. Mais si le grand aumônier a estimé pouvoir garder Jean au titre de grand vicaire de Rouen sans risquer de trop déplaire au ministère, il n'en est pas de même du polémiste ultramontain dont rien n'autoriserait la présence rue de Bourbon. Cependant comme il semble délicat à

(1) Voir la *Revue catholique* des 3 et 10 avril, 3, 10 et 17 juillet 1931.

(1) Chez Flammarion, Paris.

(2) Editions de la Nouvelle revue critique.

(3) *Les Lettres*, janvier 1931.

Sa Grandeur d'expliquer elle-même ces choses, il se déchargera de ce soin auprès du comte de Senfft.

« Personne, lui répond aussitôt le comte, n'est moins propre que moi au rôle d'ambassadeur auprès de M. l'abbé de Lamennais, mais vous avez parlé à quelqu'un qui s'honore d'avoir pour lui les sentiments d'un autre lui-même et vous étiez sûr par là de voir vos intentions remplies. Mon ami viendra demeurer dès demain chez moi. »

Quant à Lamennais, il prend sa plume des meilleurs jours et envoie ce billet : « Monseigneur, en descendant à mon retour de Rome dans une maison où mon frère a encore ses neveux et ses domestiques, je croyais descendre chez lui et non pas chez vous. Dans une heure, je serai sorti du logement que vous m'invitez à quitter promptement.

» Il y a trois semaines, le Souverain Pontife me demandait avec instance d'accepter un appartement au Vatican. Je vous rends grâce de m'avoir mis, en si peu de temps, à même d'apprécier la différence des hommes et des pays ».

Comme il lui faudrait vite « cette capitale de toutes les sottises, de toutes les bassesses et de toutes les noirceurs » si ses malheureuses affaires de librairie ne le retenaient ici ! Mais la probité de Saint-Victor lui apparaissant de plus en plus douteuse et la banque Cor, où les fonds sont déposés, d'un crédit chancelant, il a dû remettre la défense de ses intérêts entre les mains du bon Berryer. Dès que cette question sera réglée, il partira pour la Bretagne et se donnera enfin tout entier au grand combat qui s'engage, plus insidieux encore que sous Bonaparte, entre les puissances de chair et celles de l'esprit.

Un soir, il a exposé son plan de campagne à ses amis Salinis et Gerbet. C'est toujours la hantise du *Torrent d'idées vagues* que son frère lui lut un certain après-midi d'hiver, à la Chénaie : former une association de prêtres et de laïcs qui lutteraient par la plume sur tous les terrains où la religion est attaquée : philosophie, théologie, exégèse, histoire, sciences physiques et naturelles, langues vivantes et mortes et spécialement langues orientales ; en bref, l'Encyclopédie catholique qui confondra les impostures de l'autre. Chacun travaillerait selon ses aptitudes et sous les étendards mennaisiens du sens commun et de l'ultramontanisme.

Salinis, un peu effrayé par l'immensité du projet et l'imprécision de la méthode, s'est réservé et a seulement promis de chercher des ressources, mais Gerbet, séduit par ce rêve, a donné sa démission d'aumônier pour s'attacher au Maître. Déjà Lamennais s'enquiert d'un local en Bretagne. Deux cent mille francs suffiraient, même moins. Le produit des ouvrages publiés par la communauté aiderait à vivre l'établissement. Dans sa correspondance, il parle beaucoup de « l'homme de M. B. » qui serait disposé à avancer les premiers fonds. Mais l'homme de M. B. se dérobe et le rêve grandiose se réduit à repartir pour la Chénaie avec Gerbet pour unique disciple, à la fin de décembre 1824.

* * *

Dans sa solitude, pelotonné au coin de son feu, pendant que Gerbet écrit une dissertation mennaisienne sur les rapports des doctrines philosophiques, sur la certitude avec la théologie, Lamennais lit avidement le *Moniteur*.

Deux projets de loi sont discutés à la Chambre des pairs ; le premier, pour reconnaître les Congrégations de femmes qui n'ont pas encore d'existence légale ; le second pour réprimer les sacrilèges qui se multiplient dans tout le royaume avec un étrange acharnement (on ne compte plus les portes des tabernacles brisées, les vases sacrés dérobés, les hosties foulées aux pieds). Mais ces projets sont présentés avec une crainte si maladroite d'irriter les libéraux qu'ils énervent tout le sens de la loi et en compromettent la justice.

Si Lamennais n'éclaire pas les consciences de ses frères, qui le fera ?

Mais comme aucun journal ne prendrait ses articles, à part le *Mémorial* qui n'a qu'un nombre trop restreint d'abonnés, c'est encore à la brochure qu'il recourt.

Tandis que le garde des Sceaux Peyronnet lui servira de tête de turc dans son pamphlet contre la loi sur le sacrilège, Mgr d'Hermopolis fera encore les frais de sa verve lorsqu'il dénoncera l'esprit cafard de son rapport. Admirable satire du modérantisme ou les

graves fantoches de l'idéologie parlementaire jouent, entre les mains du polémiste expert à en tirer les ficelles, la plus divertissante parade ! Et quelle simplicité de moyens ! Les propres paroles du ministre, quelques lignes d'exégèse méprisante, ça et là, pour accentuer le trait ; et la couardise du personnage éclate sous les oripeaux solennels.

« Je suis loin d'être l'ennemi des vœux perpétuels » risque l'évêque d'Hermopolis ; aussitôt effrayé d'avoir affirmé ses croyances dans une forme aussi courageuse, il s'empresse de rectifier : « Cependant, sans être timide, il est permis de prendre conseil des circonstances... d'observer l'esprit de son siècle, et sans en être l'esclave, de ne pas s'exposer à se briser contre ses résistances ». Ayant donc pris conseil des circonstances et observé l'esprit de son siècle, il propose que désormais les communautés de femmes soient tolérées au même titre que les sociétés commerciales. « L'Eglise gallicane est l'amie du droit commun, proclame Sa Grandeur », toujours dans la langue de Royer Collard avec l'espoir toujours déçu d'être approuvé sinon par le *Constitutionnel*, du moins par le *Globe*. « Qu'une association soit industrielle, scientifique, bienfaisante, religieuse, qu'importe ? Le but et les moyens sont divers, le principe et son application sont les mêmes. » Mais que les libéraux se rassurent ! Par les multiples autorisations que ces communautés seront contraintes d'obtenir du Conseil d'Etat et des municipalités, par les restrictions que l'on apportera dans la capacité d'acquiescer et tester de ses membres, l'Etat disposera de tous les moyens nécessaires pour opposer tous les obstacles possibles à l'établissement de ces communautés, excepté une interdiction absolue.

Quant au garde des Sceaux Peyronnet, n'osant prononcer d'abord le mot de sacrilège, par trop clérical, il s'élève avec modération contre « les vols commis dans les édifices consacrés à la religion de l'Etat ou aux autres cultes reconnus en France », et pour légitimer les rigueurs qu'il demande d'appliquer, il a soin de faire observer que cette loi ne sera au fond qu'une application des articles du Code destinés à protéger les lieux qui servent d'asile à nos animaux domestiques. D'ailleurs si l'article 4 assimile les profanateurs aux parricides, leur sacrilège, pour être reconnu, devant être volontaire et public, il faudra, pour qu'il y ait matière à sanction, non seulement sonner les cloches et avertir tout le pays, mais aussi entrer dans la conscience du prévenu qui peut toujours arguer qu'il n'a commis ce crime que par convoitise ou fureur causée par la domination des prêtres sur son malheureux pays. Aussi cette loi est-elle non seulement illusoire dans ses effets, mais présente encore tous les caractères d'une loi athée, le sacrilège y étant considéré non pas comme un crime envers Dieu mais contre « les opinions, les sentiments et les croyances des peuples ».

Ces deux brochures où gronde la colère de l'amour outragé font un bruit énorme.

« On vient me dire, lui écrit M^{lle} de la Lucinière, que l'évêque d'Hermopolis est malade de chagrin. Je crois que ce devrait être de confusion. Il veut, ajoute-t-on, donner sa démission. Voyez quel fracas vous occasionnez, petit homme des champs ! »

Ce n'est là pourtant qu'une préparation d'artillerie. Dans un livre qu'il intitule : *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, Lamennais va déclencher une attaque de grand style contre ce ministère « toujours impartial entre l'échafaud de Louis XVI et le trône de saint Louis ».

En sorites inflexibles, l'année même du sacre, il constate que la sainte Ampoule, les colombes lâchées, la couronne de Charlemagne, la main de justice, tout le vénérable cérémonial déployé à Reims ne sont plus, hélas, que des accessoires de théâtre, puisqu'au sortir des mains de l'Evêque consécrateur, Charles, X^{me} du nom, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, très chrétien, très auguste et très puissant, demeure sans pouvoir réel, la Chambre élective ayant toujours le droit de réprover les lois qu'il propose par l'entremise de ses ministres. Or la Chambre n'est elle-même qu'une émanation du peuple. La France est donc devenue, en vertu de la Charte, une démocratie et dans ce sens mystique que lui a conféré la Révolution, d'insurrection de l'individu contre toute hiérarchie établie. Or, explique Lamennais, rien de plus essentiellement anti-chrétien. « Le christianisme conserve tout, en fixant tout ; la démocratie détruit tout en déplaçant tout : ce sont deux principes qui se combattent sans relâche dans l'Etat. Un principe d'unité, un principe de division et de changement perpétuel... Nulle monarchie chrétienne ne peut

dégénérer en démocratie sans que le principe religieux n'ait auparavant subi une profonde altération. Toujours et nécessairement, la révolution commence dans l'Eglise, passe ensuite dans l'Etat qui, à son tour, l'achève dans l'Eglise. La démocratie devient une théocratie véritable. C'est le dernier excès du despotisme ». Car « quel qu'absolu qu'on le suppose le despotisme d'un seul a pourtant des limites, le despotisme de tous n'en a pas ».

Voyant dans l'Eglise son ennemie née, l'Etat démocratique n'aura de cesse qu'il n'ait chassé la religion de la société politique et civile. Déjà il a su étendre son droit absolu sur la naissance, le mariage, la mort même; et du berceau à la tombe, l'homme qu'il accapare jalousement corps et âme n'est plus qu'un numéro matricule inscrit sur ses registres; les règlements ont remplacé la morale, la police l'autorité. Mais comme l'Etat redoute les conséquences de ce conflit fatal, avec l'Eglise s'il le réglait trop brutalement, il préfère, par une série de mesures tracassières, entraver progressivement son action, l'acheminant insensiblement, grâce à la faiblesse des modérés, vers l'esclavage absolu. Pour le moment on veut bien la considérer encore « comme une chose qu'on administre, comme une sorte d'établissement public accordé aux préjugés opiniâtres de quelques millions de Français ». Mais « l'anéantissement du christianisme en France par l'établissement d'une Eglise nationale, soumise de tous points à l'administration, voilà ce qu'on prépare avec une infatigable activité, voilà où mènerait infailliblement le système suivi jusqu'ici : voilà enfin ce que veut la Révolution : l'obtiendra-t-elle? L'avenir répondra ».

Ici s'arrêtait la première partie de l'ouvrage que Lamennais décide de publier séparément en décembre 1825. La conversion de la rente occupait beaucoup les esprits. Villèle voyait pour l'Etat un bénéfice de trente-cinq millions, mais les petits rentiers se trouvaient lésés. L'opposition royaliste exploitait ce mécontentement et l'archevêque de Paris en avait même fait le sujet d'un mandement! « On n'aime pas les gros livres, constatait Lamennais dans la préface. Il ne faut pas troubler indiscrètement les méditations des peuples éclairés qui ont entrepris de réformer l'œuvre de la sagesse et de la puissance divine ni les ramener trop brusquement de la Bourse à l'autel et de la rente à la religion. »

Cette ouverture du feu, au dire de ses amis, n'était rien à comparer avec l'attaque qu'il préparait dans la seconde partie. Mais déjà cette critique des lumières était assez cinglante pour liguer contre lui à la fois libéraux et gallicans qui s'indignaient, pour des raisons opposées mais aussi fortes, de voir cet ultramontain se plaindre de l'athéisme du ministère au moment que le pays était saturé de missions, de chemins de croix et de processions réparatrices!

ROBERT VALLERY-RADOT.

(A suivre.)

Bloy et Péguy

Il est éclairant de rapprocher ces deux hommes d'absolu, Bloy et Péguy.

Dans un livre jeune et grave, rigoureux et fervent, au dessin un peu perdu dans le fouillis des exégèses : *La Pensée de Charles Péguy* (1), on peut lire ceci, au sujet du lutteur des *Cahiers* :

« Sous sa polémique même, nulle violence pour la violence, nul grossissement, nulle insinuation, nulle offense biaisée; nul trait pour faire mal à l'adversaire. La plus dure riposte est la plus exacte d'intention. Il n'ajoute pas à la colère en lui de la vérité ou de la justice. Héritier de l'esprit grec pour qui l'ignorant seul est ennemi, il ne frappe que pour témoigner, et ne frappe qu'à coups d'idées. Tout autre procédé lui semble grossier, fût-il d'un cœur généreux et d'une pensée droite. Il disait un jour à Stanislas Fumet de Barbey d'Aureville et des écrivains farouches de sa tradition

« J'ai l'impression que ce sont des *pornographes* (1), sans ressentir l'injustice du mot, tant il lui était difficile de comprendre qu'un esprit pur prit une grosse voix. »

Il est évident que « les écrivains farouches » de la tradition de Barbey vise avant tout Bloy. Grec, celui-ci ne l'était en effet pas du tout, (à moins que l'on ne pense à Aristophane), non seulement parce qu'il ignorait à peu près entièrement le grec, mais surtout parce qu'il avait horreur de l'esprit hellénique, qu'il fût d'Athènes ou de Byzance, antique et païen ou chrétien et du bas-empire. Rien de moins grec, par exemple, que cette importante parole de lui : « Le propre de l'Art, c'est de façonner des dieux » (2). Quand Bloy parlait « à un mathématicien » de la « Coupe d'or » de l'humanisme, en homme qui en avait éprouvé les séduisantes délices, c'est en latin qu'il parlait. Juvénal fut son vrai maître antique. Il a connu du vieux satirique des centaines de vers par cœur, et souvent, — me racontait-il —, dans ses harassantes pérégrinations pédestres à travers Paris à la recherche de pain à manger (les tramways étaient encore loin, et l'omnibus inaccessible!), il se les récitait à lui-même pour ne pas perdre cœur.

Péguy, « sa philosophie vivait autour de lui en un système d'amitiés et d'inimitiés où les concepts masquaient des hommes, des enthousiasmes et des brouilles », tandis que pour Bloy, c'était exactement l'inverse : c'étaient les hommes qui — dans ce sens-là — « masquaient » les concepts! D'où l'opposition de leurs procédés polémiques, encore que le ton fût essentiellement épique de part et d'autre, car tous les deux poussaient jusqu'au culte l'amour du « sens militaire ».

Maritain a donné une explication du procédé éthico-métaphysique que Bloy était incapable de ne pas appliquer à ceux qu'il incriminait : « Bloy, dit-il, était dans une impuissance *native* de voir et de juger en eux-mêmes les individus et les circonstances particulières. Il ne les discernait pas. De là, pour qui en considère les points d'application immédiate, l'outrance démesurée de ses violences. Elles visaient *autre chose* en réalité.

« Dans ces violences, je vois tout d'abord l'effet d'une sorte d'abstraction très spéciale non pas philosophique certes, mais artistique, ou, si l'on veut, de typification : tout événement, tout geste, tout individu donné *hic et nunc* était instantanément transposé, arraché des contingences, des conditions concrètes, de l'ambiance humaine qui l'expliquent et le rendent plausible, et transformé, sous le regard de ce terrible visionnaire, en un pur symbole de quelque dévorante réalité spirituelle (3). »

En plus, les positions d'action elles-mêmes de ces deux hommes typiques étaient diamétralement opposées. Bloy était, humainement, le pessimisme même « Désespoir philosophique, espoir théologique », telle était sa formule (*Mon Journal*, p. 261), tandis que, longtemps au moins, Péguy fut l'optimisme le plus *humain* et, il faut le dire, le plus généreux et le plus émouvant. Ce n'est que vers la fin que, définitivement assumé par l'Esprit qui n'est pas de ce monde, il renonça à tout espoir terrestre et qu'il connut la calcination salutaire de ce dernier renoncement-là. « Je m'abandonne. Je ne tiens plus à rien. La gloire qui m'intéressait il y a deux ans, je m'en fous, Je m'abandonne (4). »

Péguy est essentiellement un communicant : « citoyen communicant dans la cité, chrétien communicant dans la paroisse, il ignorait jusqu'au désir de se séparer » (5). La joie qu'il conçoit est « une joie de rite et de communauté, une joie de paroisse » (6). Tandis

(1) *Souvenirs, Le Mail*, Orléans, printemps 1929, p. 62.

(2) *La Femme pauvre*.

(3) *Quelques pages sur Léon Bloy*, p. 14; *Cahiers de la Quinzaine*, 10^e de la 1^{re} série, 1927.

(4) *Lettres et entretiens*, XVIII, I, p. 159.

(5) *La pensée de Charles Péguy*, p. 7.

(6) *Idem.*, p. 398.

(1) Par EMMANUEL MOUNIER, MARCEL PÉGUÉY et GEORGES IZARD, Plon, Roseau d'Or, 1931, p. 70.

que Bloy est essentiellement « un solitaire », un séparé, un mis à part, un *segregatus* par décret. Sa paroisse, c'est l'universelle Communion des Saints. Son regroupement, l'Éternité. Sa joie, le Paradis même, le face-à-face sans fin de la Béatitude. Péguy — en un sens très spécial — est plus ecclésiastique, et Bloy plus théologique. Péguy est « paroissien de Saint-Aignan » et Bloy « citoyen de l'Infini ».

Où ils se rejoignent et cheminent de pair — d'une certaine manière, au moins — c'est dans « la mystique », dans ce que Péguy appelait « la mystique », par opposition à « la politique ». Une mystique, ce n'est pas... cette tourmente intérieure et passionnée qu'ont décrite certains critiques du romantisme et qui emporte sans contrôle l'âme qui croit la posséder. *C'est une lumière qui excite la ferveur, mais écarte la confusion* (1). C'est un centre de rassemblement des forces vives d'une âme et par là elle exclut la dissolution de l'activité dans une vaine recherche de la gratuité pure (2).

Non, vraiment, il n'y a rien de moins gratuit que Bloy et que Péguy! « Je mets mon cœur dans tout ce que j'écris » (3), a dit Bloy et pouvait dire Péguy. L'un et l'autre sont des *témoins*, « jusqu'au gibet, jusqu'à la torture », de quelque chose ou plutôt de Quelqu'un d'infiniment plus grand qu'eux et qui est Celui-là même qui est. Ils sont, fondamentalement, des hommes de vie ardente et des écrivains d'action spirituelle et directe — partant, des mystiques, en effet en ce sens que, par delà tout le visible, qui paraît parfois les occuper si fort, ils restent tout entiers attachés au Mystère, à cette raison d'être la plus intérieure et la plus sublime de l'homme et du monde, « ce sans quoi tout le reste nous apparaît incompréhensible », comme l'a dit Jacques Rivière (4).

Là s'arrête toutefois la ressemblance.

« Le texte religieux essentiel de Péguy, *Eve*, et la suite des trois mystères : *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, *Le porche du mystère de la deuxième vertu*, *Mystère des saints Innocents*, nous donne une expérience religieuse... qui reste commune, celle d'un chrétien « qui connaît son catéchisme (5) ».

Ce n'est pas du tout le cas de Bloy.

Par « approfondissement », Péguy *aboutit* à la Foi (mais jamais, cependant, il faut le remarquer, à la plénitude pure et simple de la pratique). Certes, au cours de son avance, Péguy rencontre des merveilles de christianisme, dans des merveilles de littérature. Il ne s'agit pas de transformer en simple catéchumène cet écrivain supérieur souvent rempli des plus belles clartés catholiques. Mais Bloy, lui, *s'élançait*, de la position habituelle du chrétien postulée puis occupée par Péguy, vers les hauteurs dramatiques du monde de l'âme baptisée où se jouent les drames complémentaires de la Rédemption. *En cela, le point d'aboutissement de l'un est le point d'élançement de l'autre*. Leurs positions ne coïncident dans l'espace spirituel que par les extrémités.

C'est de cela qu'il faut tenir compte, en éclairant — comme je viens de tâcher quelque peu de le faire — Bloy par Péguy. Et il le faudrait aussi en éclairant Péguy par Bloy (6)...

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) Souligné par moi.

(2) *La pensée de Charles Péguy*, pp. 105-106.

(3) *Le Mendiant ingrat*, 16 février 1894.

(4) *À la trace de Dieu*, p. 44.

(5) *La pensée de Charles Péguy*, p. 413.

(6) On trouvera sans doute intéressant de connaître l'opinion de Bloy sur le style de Péguy, dont on sait « la patience monotone » (MOUNIER, *op. cit.*, p. 69).

Un jour qu'il était allé fouiller dans le grenier du pavillon de la rue André Theuriot où, je l'ai dit, Péguy avait vécu, il en redescendit avec un volume poussiéreux qu'il me montra. Je crois me souvenir que c'était *Le Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, en tout cas un Péguy.

— Vous avez lu?, lui demandai-je.

— C'est illisible, me répondit-il. « Un insupportable bavardage!... ».

Péguy ne comprenait pas, n'admettait pas Bloy. Bloy ne comprenait

L'Art en U. R. S. S.⁽¹⁾

II.

Le théâtre

Le théâtre en Russie n'a jamais été un simple divertissement. Il a toujours participé violemment de la vie intellectuelle et morale, et le public russe est de tous les publics le plus impressionnable et le plus accessible à la réalité théâtrale.

Rien d'étonnant, dès lors, à voir le régime soviétique lui accorder tous ses soins et son attention. Alors que les autres arts, et l'architecture en tout premier lieu, comme nous l'avons dit dans notre article précédent, n'ont pu tirer aucun parti important des conditions nouvelles que leur faisaient la Révolution, et sont vite retournés à un formalisme sans esprit, à un constructivisme purement technique, le théâtre au contraire a pu se développer et continue de se développer selon un rythme et une progression vigoureuse.

Le mouvement qui se dessinait déjà avant la guerre, s'est continué. Les expériences ont succédé aux expériences, et la scène russe est en ce moment le champ le plus vaste où les praticiens du théâtre puissent faire récolte d'idées et d'inventions de tout genre.

De Stanilavski, l'ancêtre, qui occupe dans le tableau bigarré des groupements théâtraux russes, ce que M. Nina Gourfinkel (2), à qui nous empruntons ces détails, appelle la droite stable, à Meyerhold, cet Allemand russifié, qui apparaît le plus révolutionnaire de tous, les metteurs en scène russes ont conduit leurs efforts et leurs recherches dans les directions les plus diverses, servi les concepts et proné les formules les plus opposés.

Psychologique, littéraire et individualiste, le Théâtre des Arts de Stanilavsky, aujourd'hui défunt, mais dont nous avons pu voir encore à Paris, en 1925, au Théâtre des Champs-Élysées, les belles réalisations, poursuivait à la scène la suprême vérité intérieure, en partant d'une reproduction servile de la réalité, mais creusée, approfondie au point qu'elle s'en trouvait véritablement spiritualisée.

Pour tous ceux qui eurent la bonne fortune d'y assister, ces représentations, marquant sans aucun doute, un des sommets de l'art dramatique.

À cette conception naturaliste, mais animée par le souffle de de l'esprit et le frémissement de l'âme, Meyerhold, disciple révolté, plus inventif, plus génial peut-être que son maître, mais moins sensible, moins humain, avait entrepris d'opposer dès 1905, un théâtre *théâtral* et un réalisme de convention.

Convaincu que le théâtre livresque et psychologique avait dit son dernier mot, il entendait, suivi en cela par Tairoff, s'éloigner toujours davantage de l'auteur de la scène-parloir, de l'acteur interprète de pensées. Le drame, pour lui, était avant tout un spectacle, le déplacement dans l'espace, de masses et de gestes organisés et symboliques.

Au statisme de la formule précédente, il opposait un dynamisme, dont l'objectif et le champ d'action, n'étaient plus le seul plateau, mais la scène entière ramenée à ses trois dimensions.

Le texte n'était plus qu'un prétexte, l'invisible rapport offert au jeu, le tremplin d'où fusaient dans l'espace les acrobaties du mouvement.

Concept purement esthétique, à son début, cette formule nouvelle, correspondait trop bien aux besoins de la propagande, à la démarche qu'elle devait assumer, pour que l'action révolutionnaire soviétique ne s'en emparât.

pas, n'admettait pas Péguy, et pas davantage Claudel; qu'il ne connaissait d'ailleurs qu'à peine. Qu'est-ce que cela prouve? Rien contre la valeur essentielle de Bloy et de Péguy, mais que le signataire de la *Correspondance avec Jacques Rivière* possède plus de capacité critique, — avec non moins de force de tempérament, — que les deux autres de ces trois plus grandes figures du renouveau catholique des Lettres françaises.

Claudel, de ce côté-là, est plus près que Bloy et que Péguy de la race peu nombreuse des grands créateurs chez qui la puissance créatrice et la force réflexe et critique s'équilibrent et s'équilibrent, comme dans un Goethe ou un Vinci.

(1) Voir la *Revue catholique* du 26 juin.

(2) *Le théâtre russe contemporain*, un vol. Renaissance du Livre; voir aussi « Feux, Tréteaux et Personnages », *Cahiers dramatiques mensuels* dirigés par HENRI BROCHET

Promu chef de la section théâtrale, Meyerhold allait assumer la tâche ardue de rénover le théâtre russe, et de le conduire aux fins sociales que ses nouveaux maîtres entendaient bien lui assigner.

Mais ce théâtre fait pour la foule, et dont les formes scéniques tranchaient si vivement sur celles qui avaient eu cours jusqu'alors, ce théâtre constructiviste devait vite rencontrer une première difficulté. Au nouveau théâtre révolutionnaire, qui s'affirmait avec des formes de vie nouvelles, le drame russe n'avait rien à offrir. Une crise du répertoire s'annonçait immédiatement, crise à laquelle se peuvent rattacher toutes les complications surgies sur la scène russe au cours de la dernière décennie.

Le théâtre ne peut se confiner dans des recherches purement esthétiques. Le drame, le drame humain reste son ressort principal.

L'appareil scénique, inventé par Meyerhold, ce théâtre tout en geste et en mouvement, ce théâtre spectaculaire, si puissant sur l'esprit de la foule, il fallait qu'il transmitt un message, un message accordé à la fois aux désirs politiques, avoués ou secrets des meneurs du jeu, et aux réactions instinctives ou morales qui forment le fond de la nature humaine, sous tous les régimes.

Il ne semble pas que les chefs du Kremlin se soient préoccupés fortement de l'antinomie qui pouvait exister entre ces deux objectifs. Après s'être longuement appliqués à la recherche d'une synthèse d'art et de politique, recherche qui rencontre son point culminant dans la réunion des congrès théâtraux de 1926, ils cherchent actuellement à mettre le théâtre au service de l'industrie, et le font entrer dans l'aire du Plan quinquennal.

C'est dire, qu'à le vouloir ainsi utiliser, ils ne comprennent rien à ses fins purement artistiques et n'y veulent voir qu'un instrument.

Ont-ils tort, ont-ils raison, tort ou raison au point de vue de leur action, car, pour ce qui est de l'art, il est facile d'en juger. Se peut-il que le théâtre ainsi conçu les serve vraiment ?

A distance, il est difficile de se prononcer. On serait pourtant enclin à croire, sur la foi de certaines descriptions, qu'il en pourrait bien être ainsi.

Les renseignements que nous fournit M. Nina Gourfinkel sur les théâtres nationaux en U. R. S. S., ainsi que sur les théâtres d'enfants ne laissent pas d'être intéressants.

On ne peut douter qu'une intense vie théâtrale n'anime non seulement les centres et la province russes, mais ne déborde également les frontières de la « Moscovie ».

L'Olympiade des théâtres et des arts des peuples de l'U. R. S. S. qui a eu lieu en juin et juillet 1930 n'a pas réuni moins de douze nationalités avec leurs ensembles musicaux, leur cinégraphie locale, et dix-huit théâtres, le tout présenté par près de mille artistes. Outre deux compagnies russes, le TRAM de Leningrad (théâtre de la Jeunesse ouvrière) et le Théâtre Vakhtangor de Moscou, y figuraient des théâtres arméniens, baskirs, géorgiens, blanc-russiens, yiddish, letton, marien, tartare, turcman, ukrainien, uezbe, azerbaïdjanien.

Il ne nous intéresse pas de savoir si tous ces théâtres avaient quelque mérite esthétique; il nous suffit d'apprendre qu'ils existent et que leur existence est non seulement acceptée, mais voulue par l'autorité centrale des Soviets.

La politique théâtrale des Soviets, politique résumée dans la formule de Staline : « Formes nationales, mais fond prolétarien », est un fait et qui mérite quelque attention. Formes nationales, c'est-à-dire résurrection et utilisation en scène de toutes les richesses des jeux, us et coutumes locaux, mais non point pour maintenir en vie quelque tradition. Dans l'esprit des Soviets, ces formes ne sont qu'un langage, une traduction destinée à rendre accessible la pensée du régime à chaque peuple de l'U. R. S. S. Elles doivent servir de véhicule aux idées modernes, en l'espèce les conceptions communistes, marxistes, prolétariennes.

Le répertoire ancien ou nouveau reçoit le coup de pouce nécessaire et la trame, qui avait servi à une interprétation poétique et romanesque, est traitée désormais du point de vue de sa valeur sociale. Ce n'est plus la passion individuelle qui se dégage du conflit sentimental, mais l'idée de l'organisation et de l'union du collectif.

Cette conception d'un théâtre moralisateur et édifiant n'est pas nouvelle. Elle correspond à l'idée même du théâtre. Les Soviets n'ont fait que l'accommoder à leur sauce particulière. Le théâtre grec représentait lui aussi, avant tout, un enseignement et une morale en action. La seule institution du chœur et le rôle qui lui était assigné le prouvent à suffisance.

Cette participation effective au drame, de l'assemblée, par son

truchement, participation nécessaire, et que le théâtre moderne a réduite à son minimum, les dirigeants de la politique théâtrale soviétique entendent l'obtenir à nouveau, par des moyens différents.

Il n'est rien de plus suggestif sous ce rapport, que la façon dont ils comprennent le théâtre pour les enfants.

Une description de jeux théâtralisés récemment organisés et que nous empruntons à l'étude de M. Nina Gourfinkel permettra de saisir mieux que par des commentaires le sens et la portée de cet apostolat par la scène.

Le 25 mai 1930, à l'occasion d'un convoi panrusse de « pionniers » à Leningrad —, les pionniers sont l'équivalent russe de nos boy-scouts — une mise en scène est organisée. Thème : la participation des enfants à la construction socialiste et notamment au plan économique quinquennal. Cadre : le grand stade où se presse un public de 50,000 personnes.

Mille adultes et 11,000 enfants, acteurs et chanteurs prennent part au jeu. Le chœur est formé de 7,000 enfants, l'orchestre des instruments à vent de 150, l'orchestre symphonique de 200, celui des instruments populaires de 400.

1. Au signal donné par un coup de canon, les chœurs et les orchestres entrent au stade et occupent les tribunes.

2. La T. S. F. entonne l'*Internationale* accompagnée par la musique et les chœurs.

3. Conférence politique par T. S. F. illustrée par des chants, des hymnes, des morceaux de musique combative.

4. Fanfares. Entrent les « joueurs » en foule. On reconnaît les divers groupes, dont chacun forme un jeu à part, à la couleur de leurs petits bonnets en papier et de leurs accessoires de jeu.

5. Aux sons d'une marche, les groupes s'organisent. Chacun compte 600 enfants. Il y a le groupe qui joue aux « tracteurs » (rouge); un autre, qui joue à la moisson (épis jaunes); un troisième, aux bateaux (bleu); un quatrième au chemin de fer (vert). Il y a aussi un groupe de « Chinois blancs », un de « croyants, militaristes et *chamberlains* », et deux qui représentent les « camarades étrangers ». Pas de costumes, mais sur le vêtement des pionniers des emblèmes caractéristiques pour reconnaître « Chinois », « militaristes », « croyants », etc.

6. Jeu des tracteurs. Chaque « machine » est formée de 30 enfants (un bateau, de 60, etc.), dispositifs très simples, mais très évocateurs.

7. Défilé. Chants, musique, tambours.

8. Jeu de la moisson. Orchestre d'instruments populaires.

9. Jeu du « transport ». Défilé des bateaux et des chemins de fer. Instruments à vent.

10. Bruits de bataille (orchestre et chœur). Les Chinois blancs cernent le défilé. Jeu militaire.

11. Sons de cloches. Les militaires et les *chamberlains* cherchent à embrouiller le jeu des croyants.

12. Appel. Paroles et solidarité internationale.

13. Les camarades étrangers dispersent les perturbateurs et se joignent aux pionniers.

14. Fanfares.

15. Chants choraux et départ.

Nous n'avons pas assisté à ces jeux, mais nous en savons assez sur l'art des metteurs en scène russes, et nous avons pu voir suffisamment de films de propagande soviétique pour être persuadés que ces déploiements de masses enfantines sont conduits avec une connaissance parfaite de l'effet à obtenir.

Il est certain qu'ils aident puissamment à la propagande d'idées et de sentiments, voulue par le régime.

Les images ont été de tout temps le meilleur véhicule de la pensée auprès des masses.

Si les buts suprêmes poursuivis par les Soviets restent utopiques, leurs procédés sont avant tout et profondément réalistes.

Leur force est là, dans cette science consommée de l'action qu'ignorent presque totalement les milieux qui entendent s'opposer à leur propagande subversive; leur force et le secret de leur emprise durable.

On ne saurait à notre avis, se préoccuper assez sur ce point, d'étudier leurs méthodes, voire de s'en inspirer.

Les Soviets ont élevé la préparation et la conduite de la Révolution à la hauteur d'une science. Il appartient à la contre-Révolution de faire de même. Ce n'est pas par des manifestes et des déclarations de principe qu'on redresse un monde qui chancelle sous des coups de bélier assésés avec soin.

Le théâtre, le film, la presse, autant d'armes dont les soutiens de la société hésitent à se servir comme il faudrait. Qu'ils prennent garde d'en laisser trop longtemps le manieement à leurs adversaires. Le jour où ils s'apercevront de leur efficacité, il ne sera plus temps de les ressaisir.

Nous avons des troupes jeunes et disciplinées, ardentes, mais auxquelles ne sont pas données en suffisance les occasions de se déployer.

Ce n'est pas en vase clos, devant des auditoires à l'avance convaincus, qu'il faut les produire, mais face au grand public.

Le jour où dans l'enceinte des stades modernes, un jeu chrétien pourra être produit, qui rassemble comme celui que nous venons de décrire, des éléments d'action susceptibles d'intéresser 50,000 spectateurs, nous aurons opposé au dynamisme destructeur, un dynamisme constructeur.

L'action moderne est placée sous le signe de la masse et du poids. Nous devons être de ceux pour qui le monde extérieur existe, nous devons affirmer dans des mouvements, dans des spectacles, cette prépondérance qui nous revient, non par orgueil, mais parce qu'elle est la confirmation, faite à tous, de l'excellence de l'ordre occidental et catholique.

Nous nous devons de redonner non seulement une âme, mais un visage à la chrétienté.

L'art chrétien, à ses plus belles périodes, n'a été à tout prendre qu'une nécessaire et admirable mise en scène. L'enseignement de la chaire se continuait et se renforçait par celui des images, images immobiles ou mouvantes. Le théâtre est d'Eglise aussi bien que les autres arts, et les premières scènes au moyen âge, furent les parvis.

Nous assistons en ce moment à une renaissance des jeux chrétiens. Timide encore et sporadique, elle doit s'accroître pour qu'en naisse un bénéfice suffisant. Elle doit surtout pour être efficace, se poursuivre dans une direction résolument moderne.

La vertu de la doctrine catholique, est d'être éternellement actuelle. Recourir aux seules formes du passé, c'est la soustraire au courant de vie qui est sa force et sa raison d'être.

Il y a pour nous des leçons à prendre du côté russe.

MARCEL SCHMITZ.

Chants évangéliques

Outre d'innombrables œuvres d'art plastique, la Bible a inspiré quantité d'œuvres musicales, instrumentales et vocales des genres les plus différents. C'est à l'Ancien Testament que Haëndel emprunta les sujets de ses oratorios les plus célèbres, d'allure plus dramatique que ses opéras eux-mêmes : et quoi de plus dramatique que les histoires de Judas Macchabée, d'Esther et des autres héros bibliques ? Et c'est le Nouveau Testament, les chapitres XXVI et XXVII de saint Matthieu, qui fournit le texte fondamental de la grande *Passion* de Jean-Sébastien Bach, l'œuvre auguste qui, avec la Neuvième symphonie de Beethoven, suffirait, selon Gevaert, à reconstituer toute l'histoire de la musique.

C'est aussi dans le Nouveau Testament qu'un musicien belge d'aujourd'hui a puisé le texte d'un grand ouvrage vocal dont nous voudrions ici dire quelques mots.

M. Robert Herberigs est né à Gand en 1886. En 1909, il remportait le prix de Rome avec sa cantate la *Légende de Saint Hubert*. Parmi ses principaux ouvrages, citons un concerto pour cor et orchestre, *Cyrano de Bergerac*, déjà exécuté un peu partout ; les *Esquisses mythologiques* pour orchestre, le poème symphonique *Hiawatha* ; un quatuor à cordes ; la *Chanson d'Eve*, cycle de quarante mélodies interprétées à Paris, aux Concerts Gaveau ; de nombreux morceaux de piano ; l'*Amour médecin*, comédie en un acte d'après la pièce de Molière ; le *Mariage de Rosine*, comédie musi-

cale créée à Gand en 1925 ; une centaine de motets et huit messes dont une fut exécutée à Malines, l'autre à Francfort au Congrès international de musique religieuse de l'an dernier.

Les *Chants évangéliques* ont été entrepris en 1929 et ils comptent dès à présent plus de cinquante numéros, dont les suivants : « Le Repas de Béthanie », « L'Enfant prodigue », « Le Bon Samaritain », « Le Pharisien et le Publicain », « La Brebis perdue », « Les Dix Vierges », « Le Martyre de Jean-Baptiste », « La Cène », « La Multiplication des pains », « Le Jeune et la Tentation », « Les Disciples d'Emmaüs », « L'Ivraie », « Les Aveugles de Jéricho », « L'Ami importun », « L'Entrée à Jérusalem », « Le Jeune Homme riche », « Les Noces de Cana », « Le Paralytique de Capharnaüm », « Les Premiers Disciples », « Les Dix Lépreux », « Marthe et Marie », etc. Tous ces épisodes, doux ou terribles, ont été mis en musique par M. Herberigs, directement d'après le texte sacré, pour une voix de baryton avec accompagnement de piano. Le style, analogue à celui des autres ouvrages de l'auteur, est nettement moderne. L'harmonie nous paraît s'apparenter à celle de Debussy. L'écriture est très simple ; aucune polyphonie. La partie vocale est traitée en récitatif libre, l'accompagnement fait alterner des lignes mélodiques déliées avec des dispositions accordiques pour lesquelles M. Herberigs éprouve une prédilection particulière (la messe que nous avons entendue de lui à Malines est entièrement en succession d'accords). L'expression s'adapte étroitement au caractère des passages interprétés.

M. Herberigs (qui fut premier baryton au Théâtre Royal d'Anvers) interpréta lui-même ces chants. Nous lui en avons entendu dire quelques-uns, comme... un auteur seul sait chanter son œuvre, même quand il n'a pas, comme M. Herberigs, un organe généreux à sa disposition. Par leur expression sincère et leur allure dramatique, ils nous ont vivement intéressé et nous ont paru constituer des numéros indiqués pour des fêtes ou festivals religieux. Les *Chants évangéliques* ont d'ailleurs déjà subi l'épreuve de l'audition publique et nous savons que ces compositions, d'allure plutôt ascétique, écrites sans aucun souci de plaire, exercèrent une forte impression sur des auditoires variés.

ERNEST CLOSSON.

L'homme de Pékin

L'homme de Pékin désigne les restes de l'homme paléolithique découverts récemment en Chine. On l'a baptisé du nom de *Sinanthrope*, c'est-à-dire « homme de Chine ». Ce nouveau venu est le pendant du *Pithécantropo* de Java et de l'*Aeoanthrope* de Pitt-down.

Comme cette trouvaille sensationnelle a fait grande impression et a suscité des discussions passionnées, nous allons, en rapporteur fidèle, faire connaître les circonstances de la découverte ; les opinions des savants ; la mise au point faite en Chine par des savants catholiques contre les affirmations erronées ; enfin les résultats qu'on peut accepter provisoirement.

Circonstances de la découverte

Le grand Central qui relie Pékin au Fleuve Bleu à Han-k'ou et où se sont illustrés sous M. Jadot, nos ingénieurs belges, se dit en chinois *Kin-Han* (1). Non loin de la gare de *Lieou-li-ho*, se trouve un gros bourg appelé *Tcheou-keou-tien* (2).

Hier encore inconnu, ce bourg est aujourd'hui en train de devenir célèbre dans le monde savant. C'est en effet à cet endroit que des fouilleurs européens et chinois, parmi lesquels brille M. Pei,

(1) On voit la composition du nom : *Kin* est la seconde syllabe de Pékin et *Han* la première de Han-k'ou.

(2) Plus bas, on lira *Chou-kou-tien*, translittération anglaise.

ont eu la bonne aubaine de déterrer les divers restes de l'homme de Pékin. Il faudrait dire l'homme de *Tcheou-keou-tien*, mais pour abrégé, et parce que le bourg n'est qu'à quatre-vingts kilomètres au sud de la capitale, on dit communément « homme de Pékin ». Les détails nécessaires seront donnés au fur et à mesure de la discussion qui suit.

Discussion scientifique

Pour qu'on puisse suivre la discussion, il sera bon de rappeler quelques notions sur l'homme préhistorique.

On appelle préhistoire, l'histoire des temps sur lesquels nous ne possédons aucun document écrit. On a réussi à reconstituer toute une humanité, grâce aux objets découverts : ossements humains, outils, armes, parures, tombeaux, idoles, etc. C'est depuis 1850 surtout, année où Boucher de Perthes affirma l'existence de l'homme quaternaire, que les esprits s'éprouvèrent de ces idées passionnantes.

Les recherches préhistoriques se sont fort développées depuis. Elles comprennent deux opérations : la récolte des objets et leur interprétation. Bien vite on a distingué deux grandes périodes dans ces temps reculés : a) l'âge de la pierre ; b) l'âge du métal. De précision en précision, la préhistoire sut reconnaître : la période *paléolithique* ou de la pierre taillée, et celle de la pierre polie ou *néolithique*.

Voici, résumées en un tableau, les grandes divisions de l'histoire de l'humanité, rapprochées des divisions géologiques correspondantes :

Anthropologie.		Géologie.	
Rien de positif.		Ere ternaire.	
Pré-histoire.	PALEOLITHIQUE	PLÉISTOCÈNE inférieur. moyen. supérieur. postglaciaire.	Quaternaire.
	1. Ancien 2. Récent 3. De transition.		
	NÉOLITHIQUE.	HOLOCÈNE.	
Proto-histoire.	1. Cuivre et bronze. 2. Fer.		
Histoire.			

L'homme quaternaire est admis par tous les préhistoriens comme ayant existé dans nos régions à une époque reculée. Le paléolithique ancien comprend la race ancienne dont l'outillage se diversifie en *chelléen*, *acheulien*, et *moustérien*; tandis que le paléolithique récent comprend l'*aurignacien*, le *solutréen* et le *magdalénien*.

Des squelettes, ou des fragments de squelettes trouvés à différents endroits, en Europe centrale et occidentale, représentent les restes d'environ cinquante individus. La grande majorité présente toutes les garanties que la science la plus exigeante puisse demander. Fait curieux, c'est souvent la mâchoire inférieure qui a été trouvée tout d'abord ou parfois uniquement.

D'après les crânes étudiés minutieusement, et d'après d'autres indices, les spécialistes décrivent les races de Spy, de Grimaldi, de Cro-magnon, etc. Le spécimen des squelettes paléolithiques le plus complet et le mieux étudié est celui de la Chapelle-aux-Saints.

Des fragments de fossiles ont fait grand tapage : en 1907, la mâchoire de Mauer près de Heidelberg en Allemagne; en 1895, quelques ossements trouvés à Java par le D^r Dubois qui les baptisa du nom fameux de *Pithecanthropus erectus*, c'est-à-dire homme-singe droit.

Dubois recueillit une calotte crânienne, un fémur et quelques dents, puis une molaire à un mètre du crâne; le fémur à quinze mètres plus loin. Plusieurs savants sont allés sur le terrain étudier à fond la vallée du Trinil, lieu de la trouvaille.

Il faut se garder de traiter dédaigneusement ces découvertes,

sous prétexte que l'âge en est contesté et que l'interprétation en est encore incertaine. Scientifiquement, il faut les admettre. Reste leur interprétation sur laquelle l'on s'est disputé et sur laquelle on discutera longtemps encore. De nouvelles découvertes sont nécessaires et c'est la raison pour laquelle l'homme de Pékin a suscité un si vif intérêt.

Dans une brèche riche en ossements d'animaux furent trouvés, en 1927, trois dents dont une molaire humanoïde. M. Black lança aussitôt le *sinanthrope*. En 1928, de nouvelles fouilles livrèrent d'autres débris : deux morceaux de mandibule, plusieurs fragments de deux crânes et de nombreuses dents isolées. Le 2 décembre 1929, M. Pei découvrit la plus grande partie d'un crâne cérébral qu'il sut, avec grande habileté, dégager et transporter intact; petit à petit, les trouvailles de dents isolées se multiplièrent.

Là-dessus les imprudences des journalistes anglais et de quelques savants britanniques se multiplièrent. En décembre, le *Daily Telegraph* amplifiant et déformant les renseignements, affirmait entre autres choses : « Dix squelettes pétrifiés remontant à cent mille années, représentent les ancêtres de la race humaine ». Il est vrai que l'Amérique publia certain récit d'après lequel on aurait mis la main sur un crâne attestant de nombreux crimes, etc.

Le savant anglais Elliot Smith, entraîné par des préjugés d'école nationale, eut l'imprudence d'écrire que l'interprétation anglaise des fossiles de Pittdown était enfin confirmée par les découvertes chinoises. Pour saisir l'énormité de cette affirmation gratuite, rappelons la discussion occasionnée par les fossiles de Pittdown. Là, la mandibule est évidemment simiesque, alors que le crâne serait humain. Les Anglais affirmèrent que « la mandibule simiesque peut avoir appartenu à un être humain ». Sur le « continent », on restait incrédule et depuis dix-sept années la solution n'avancait pas.

M. Boule, en lisant ces thèses aventurées, en fut plus que bouleversé. Ce n'est pas possible, pensa-t-il. Bientôt des détails envoyés par son ami le P. Teilhard de Chardin, ainsi que par M. Black, lui permirent d'asseoir des conclusions sûres.

Teilhard disait entre autres choses, après avoir tout vu et tout examiné sur place : « Mon impression est que la fissure... est une ancienne caverne habitée... Crânes d'hyènes... pas trace d'industrie... ». M. Black envoyait également de Chine des explications intéressantes, bientôt développées et rendues publiques dans le *Bulletin of the geological Survey of China*, 1929.

M. Black donnait six pages de texte illustrées de deux figures et accompagnées de six planches. Les pièces maîtresses sont deux fragments de mandibule. Black les compare à la mandibule de Pittdown. On le voit, Pittdown obsède les savants de langue anglaise : telle est la force d'une idée préconçue chez les meilleurs esprits ! Mais M. Boule avait eu le temps de se former une opinion motivée. La Chine ne prouvait rien en faveur de la thèse anglaise d'une partie de singe ajustée à une partie humaine ! Dans l'*Anthropologie* de mars 1930, paraissait son jugement définitif cité plus bas par le P. Licent. La conclusion générale était « Avant les explorations de Teilhard et de Licent, on ne connaissait pas en Asie d'homme antérieur au Néolithique. Ce continent se révèle aujourd'hui comme un grand habitat paléolithique ».

Polémique en Chine

Pour être complet, nous allons exposer la polémique engagée entre l'auteur de la découverte M. Pei et le célèbre fouilleur et paléontologiste qu'est le travailleur infatigable le P. Licent.

La vérité devait être exposée nettement, pour deux raisons : la première afin de réfuter l'enseignement faux donné dans les manuels officiels, la seconde pour répondre aux attaques injustes de savants chinois.

Il faut, hélas ! bien le reconnaître, cette chère et belle Chine, dans sa fièvre de tout moderniser, a commis bien des bévues. Ainsi, jusque dans les manuels scolaires destinés aux enfants, la *descendance du singe est enseignée brutalement*. L'homme n'est plus qu'un *pithecanthrope* perfectionné, dit en chinois *homme-singe* tout comme le *sinanthrope*.

Imbus d'idées païennes sur l'origine du monde, limitant leurs regards aux horizons restreints que découvre la science humaine, séduits par l'évolutionnisme exagéré de certains maîtres blancs, deux Chinois fort intelligents, M. Pei, l'auteur principal de la découverte, et M. Wang, ancien directeur de la Société de géologie chinoise, eurent le tort de mêler la question religieuse à l'exposé de la belle trouvaille.

« A cause de la Bible, lit-on sous la plume de M. Pei, on croyait que Dieu avait fait la race humaine. Mais, depuis Darwin, les savants affirment que l'homme descend du singe, ce dont ils trouvent les preuves dans la paléontologie. »

Le journal chinois, le *Ta-kong-pao* inséra la réponse nette du P. Licent.

Pour juger de cette réponse il faut se rappeler que le savant jésuite argumente contre des savants païens, et devant une Chine païenne en train de se moderniser.

On avouera que quelque chose est changé dans le monde jaune pour que de telles passes d'armes puissent avoir lieu pendant que le canon gronde et que les Rouges se livrent aux massacres et aux pillages!

Introduction du journal chinois.

Le P. Licent, docteur ès-sciences, est conseiller au ministère de l'Agriculture (1). Avec le P. Teilhard de Chardin, il a découvert en Extrême-Orient les restes de l'homme paléontologique et de l'Industrie paléolithique. Ceci, au témoignage de M. Boule, directeur du Muséum de Paris. Une lettre du Père nous dit qu'au sujet de la trouvaille de Theov-kou-tien, un certain nombre d'articles ayant paru dans notre journal, il nous prie de faire connaître le point de vue catholique. Nous publions donc son article.

Article du P. Licent, traduit du chinois.

1. Darwin a suggéré l'idée que l'homme descend du singe.

Cette affirmation veut être précisée. L'homme ne descend d'aucun singe qui ait persisté. Les données paléontologiques insinuent que l'homme est le sommet d'un rameau issu d'une souche commune à d'autres rameaux, qui auraient abouti aux grands singes anthropoïdes actuels.

Cette position scientifique diffère grandement de l'hypothèse darwinienne.

2. La Bible affirme que Dieu a créé l'homme par une intervention spéciale.

Distinguons l'âme du corps.

L'âme — dont l'existence se prouve par des arguments philosophiques et théologiques dépassant le domaine de la paléontologie, — mais que le paléontologiste à l'esprit vraiment scientifique ne peut rejeter a priori — l'âme a été produite par l'intervention directe et immédiate du Créateur.

Le corps de l'homme, en remontant de l'Homo Sapiens par le Sinanthrope de Pékin et le Pithécanthrope de Java, à la souche profonde des anthropoïdes, puis à des êtres qui ont pu préparer l'ensemble du monde zoologique actuel, et plus loin encore jusqu'à un monde inconnu, — le corps de l'homme, comme toute la matière vivante qui l'a précédé et dont il peut sortir, n'en reste pas moins, en bonne philosophie, le résultat d'une cause première, Dieu!

3. Avant Darwin, on trouve tracée en termes clairs la théorie de la « descendance des espèces ». On pourrait aligner ici force textes des saints Pères, entre autres ceux de saint Augustin (treize siècles avant Darwin), qui affirmait nettement l'origine par évolution des espèces et spécialement de l'espèce humaine.

Saint Thomas, sans contester un des plus grands philosophes, reprend à son compte ces théories (2). Il nous dit, après saint Augustin, qu'il serait extrêmement dangereux d'exposer le dogme de la Création au ridicule, si l'on suit à la lettre le style imagé de la Bible (3). On consultera avec profit le livre de M. Osborn, le directeur du Musée National de New-York : From the Greeks to Darwin, où se trouve un texte de saint Thomas, très explicite.

Darwin d'ailleurs qui ignorait sans doute saint Thomas et les Pères, n'en admettait pas moins l'existence d'un Créateur.

(1) Le P. Licent, jésuite français de Champagne, est connu dans le monde savant par ses merveilleuses découvertes paléontologiques. Son compagnon, le P. Teilhard de Chardin, un spécialiste en la matière, est également jésuite français. Le magnifique Musée du Hoang-ho Pei-ho, établi à Tientsin, est un centre de hautes études de paléontologie. Les anciens jésuites Ricci, Schall, Verbiest, avaient conquis l'estime de l'Empereur et des lettrés par leur savoir astronomique; marchant sur leurs traces et s'adaptant à merveille aux besoins modernes, les PP. Licent et Teilhard de Chardin ont réussi dans le travail plus ardu des fouilles intelligentes. Leurs noms resteront dans l'histoire de ces disciples qui passionnent les esprits réfléchis.

(2) Augustinus enim vult, in ipso creationis principio, quosdam res per species suas distinctas fuisse in natura propria ut elementa corporae caelestis et substantias spirituales; alia vero in rationibus seminabilibus tantum, ut animalia, plantas et homines, quae omnia postmodum in naturis propriis producta sunt.

(3) Ne pas oublier la position prise par le Père. Il ne dit pas que tout est *imagé* dans la Genèse. Loin de là. Il répond à des interprétations — parfois grossières — des adversaires.

« Je n'ai jamais été athée, dit-il, jamais je n'ai douté de l'existence d'un Créateur; la théorie de l'évolution et la foi religieuse ne s'opposent pas. »

4. Si l'on ne veut pas faire tomber dans le ridicule dont parlent saint Augustin et saint Thomas, les théories scientifiques — je parle des théories sérieuses — il faudrait parler avec plus de réserves que certains ne l'ont fait en termes regrettables et peu distingués, à propos du Sinanthrope, du Pithécanthrope, et des autres Homi-nides fossiles, et en faisant fi de toute philosophie et de toute théologie, qui elles aussi sont des sciences spéciales, nullement étrangères ni opposées à la Paléontologie.

5. Venons-en au Sinanthropus Pekinensis. M. Boule du Muséum de Paris, a, semble-t-il, dit le mot définitif dans l'état actuel de la question (1).

« Le gisement fossilifère de « Choukoutien » est du vieux Pléistocène. On n'y a trouvé ni trace de travail humain ni trace de feu. Le crâne du Sinanthropus est à peu près de même dimension que celui du Pithécanthrope dont il diffère par les bosses frontales et pariétales plus accentuées et par une plus grande hauteur de la voûte crânienne.

« Quand on compare la photographie, que m'a si aimablement envoyée M. Black, avec un moulage de la calotte crânienne du pithécanthrope, on est au premier coup d'œil bien plus frappé par les ressemblances de ces deux pièces que par leurs différences. Et l'on doit se demander si celles-ci ne peuvent pas être mises au compte de simples variations individuelles. Dans ce cas, on aurait trouvé à Chou-kou-tien un second exemplaire du célèbre Pithécanthrope, ou tout au moins une forme très voisine. Résultat d'un grand intérêt.

« En tout cas, nous sommes ici en présence d'une association morphologique, crâne et mandibule, qui ne rappelle pas celle de Pithecanthrope l'ont prétendu certains confrères anglais et qui n'a plus rien de « paradoxal », car il n'est plus question maintenant, comme dans la première note de M. Black, d'une forme à grand cerveau rentrant dans le cadre des crânes humains actuels. Quel que soit le sort du futur Sinanthrope, au point de vue de la nomenclature, il n'en reste pas moins que la découverte, disons de ce nouveau grand Primaire, pour ne rien préjuger, est une très importante contribution à l'histoire physique de nos lointains ancêtres. »

6. L'Homme-Singe n'existe pas. Il y a eu des singes anthropoïdes qui ont pu (2) acheminer la matière vivante animale vers l'homme. C'était des animaux. Il leur manquait le « spiraculum vitae » spécial de l'âme.

« Revenons au Sinanthropus. Il est sûr que, faute d'avoir trouvé des traces de son industrie — donc preuves de son intelligence —, on ne peut légitimement affirmer qu'il fut haussé à la dignité humaine.

7. Il n'est pas exact que l'Eglise soit opposée au progrès de la Paléontologie, comme on l'a ressassé.

« Quelques théologiens ont pu, en certaines circonstances solennelles, pécher par excès de zèle, dans la défense des dogmes, il est vrai; mais de même, des paléontologistes ont attaqué sans raison le dogme catholique, sous prétexte de défendre leurs découvertes. Ce que l'Eglise a toujours condamné et de plein droit, ce sont les incursions de certains paléontologistes et autres érudits, dans le domaine des dogmes, incursions imprudentes, souvent peu loyales et qu'on voudrait n'avoir jamais été grossières (3). L'Eglise n'a pas taxé d'hérétique l'esprit des théories scientifiques sérieuses et bien appuyées sur les faits.

Résultats acquis

M. Boule, autorité suprême en ces matières, selon l'expression du P. Licent, et aussi d'après son collaborateur le P. Teilhard de Chardin, M. Boule nous a donné clairement les résultats acquis: la découverte, disons de ce nouveau grand Primaire, pour ne rien préjuger, est une très importante contribution à l'histoire physique de nos lointains ancêtres.

Evidemment tout ceci, du point de vue purement scientifique, les mots devant être compris dans le sens catholique par des lecteurs chrétiens.

D'ailleurs, pour ne laisser traîner aucun doute ni subsister aucune ambiguïté, il sera bon, je pense, de rappeler les principes de l'Eglise.

I. Dieu a immédiatement créé l'âme du premier homme. Donc tout ce qui irait à l'encontre de l'origine immatérielle de l'âme est à rejeter absolument.

(1) Cf. *L'Anthropologie* de mars 1930.

(2) Le Père ne dit pas que c'est un fait. Pour des païens, non guidés par la Bible, cela se peut, cela ne répugne pas.

(3) Allusion aux expressions de M. Pei.

II. Le genre humain descend d'un seul couple.

III. Dieu a *probablement* remanié la matière destinée à former le corps du premier homme. En d'autres termes, Dieu n'aurait pas introduit l'âme du premier homme dans le corps d'un singe, perfectionné pendant des siècles de transformation.

Telles sont les bornes que la Bible et l'Eglise ont placées contre les fantaisies de certains esprits aventureux. Mais grandes sont les latitudes laissées à la vraie science; ainsi sur l'antiquité de l'homme, l'Eglise n'enseigne rien. Chrétiens, n'ayons pas peur des théories

scientifiques sérieuses : elles rendront les vérités religieuses et plus fortes et plus claires.

Les savants de la Chine comprendront qu'il est impossible, malgré les plus beaux succès de leurs fouilles, d'approuver ce qui, dans leurs affirmations philosophiques, manque de base solide.

LOUIS VAN HÉE, S. J.

Ancien directeur de la « Nature chinoise »
professeur à l'Institut des Hautes Etudes chinoises,
ancien professeur aux Universités « L'Aurore »,
et Nan-yang.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Les Evêques de La Salette

Il y aura, le 19 septembre prochain, quatre-vingt-cinq ans que sur les hauteurs alpestres de la Salette, près Grenoble, une Dame rayonnante de clarté apparut à deux jeunes pâtres, Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie-Mathieu Calvat, âgée de quatorze. C'était la Vierge, la Reine du Ciel qui de ses pieds victorieux du serpent infernal, foulait ce sol béni, la Vierge assise tout en larmes, qui parlait aux enfants des péchés de son peuple, du blasphème, de la violation du dimanche, de l'oubli des saintes lois de l'Eglise et qui leur recommandait la prière. Dix-neuf septembre 1846, l'année même de l'élection de Pie IX, du Pape qui, exilé à Gaète, allait bientôt mêler ses larmes à celles de la Mère des Douleurs. De toutes les manifestations mariales surnaturelles, Médaille miraculeuse de 1831, apparitions de Lourdes en 1858, le Pontmain en 1871, dont il a plu à Dieu de gratifier « ce royaume de France qui est le royaume de Marie », le fait merveilleux, le fait divin de La Salette fut le point de mire des plus violentes attaques, voire l'objet d'une hostilité tout au moins d'une défiance, qui n'a pas encore désarmé. Pour ne parler que de la Belgique, où l'abord elle fut très répandue, grâce surtout à l'ardente propagatrice, la comtesse Françoise de Robiano, cette dévotion presque entièrement disparu et j'ai vu l'image sainte primitive reléguée, en plus d'une église, dans le débarras. Beaucoup ont été mal édifiés par les ragots sur la conduite de Maximin, qui ne crevait pas de dévotion, par l'attitude de protestation contre certaines décisions de l'autorité épiscopale prêtée, à tort ou à raison, à Mélanie entrée dans un couvent à Castellamare, comme si l'indubitabilité et la véracité de l'apparition pouvaient être influencées par les faits et gestes ultérieurs du Voyant et de la Voyante, qui n'ont jamais varié dans leur témoignage, qui l'ont toujours soutenu mordicus, qui se seraient laissés hacher en morceaux plutôt que de le démentir.

Leur mission une fois remplie, et aussitôt accréditée par des miracles de guérison et de conversion, les messagers de la Vierge ne nous intéressent plus. La Salette ne pouvait et ne devait pas trouver sa vogue mondiale de Lourdes. C'est par une route bordée d'abîmes qu'on y eut d'abord accès et même aujourd'hui, après les travaux de nivellement et les moyens de communication modernes, les abords en restent abrupts et difficiles. La Salette est un pèlerinage de pénitence, Lourdes est devenu pour beaucoup un pèlerinage de plaisance. La Salette, sombre et grandiose, pathétique et sublime, a conquis des âmes d'élite. Lourdes mobilise les multitudes. Notre-Dame de La Salette est la Vierge de contradiction l'Appazonata, la Mère des sept glaives, Celle qui épanche sa douleur dans le cœur de ses enfants, Celle qui tremble à la pensée des mystérieuses colères du Fils de Dieu outragé, de l'Eglise conspuée, Celle qui veut désarmer le bras du Justicier divin.

Son histoire, qui a été très bien faite par le R. P. Berthier, vient d'être reprise sur nouveau plan par le R. P. HOSTACHY, missionnaire de La Salette dans le très intéressant et très instructif ouvrage « *Les Evêques de La Salette*. (En vente chez Desclée De Brouwer, à Bruges, Lille, Paris.)

La Providence a manifestement appelé au siège de saint Hugues, à Grenoble, trois évêques marquants à divers titres qu'elle a investis de la grande mission de faire de La Salette, terre d'élection, une source intarissable de bienfaits.

Victor Hostachy est un maître écrivain, ascétique, hagiographique, littéraire dont l'éloge est superflu. Ceux qui ont lu sa *Défense et Illustration du XIX^e siècle ou le bon Romantisme* — dont j'ai parlé ailleurs — retrouveront dans cette galerie des évêques salettins la profondeur d'analyse psychologique et la beauté du style qui les ont charmés dans le précédent ouvrage.

Des trois prélats qui furent les ouvriers du grand œuvre, le plus captivant comme le plus important est Mgr PHILIBERT DE BRULLARD. Celui qui devait être le premier évêque de Notre-Dame-des-Alpes, comme on a dit, son introducteur auprès de l'Eglise universelle, qui vécut près d'un siècle, de 1765 à 1860, et dont l'épiscopat, de 1827 à 1852 se résume dans le Fait de La Salette, eut une origine mystérieuse et royale. Il était un enfant naturel de Louis XV, dont Dieu, l'Artiste qui excelle à tirer le bien du mal, fit un saint prêtre, un saint évêque, alliant à la plus haute distinction la plus rare austérité. Portier du Paradis au pied des échafauds, dissimulé dans la foule, il absolvait les condamnés de la Terre. Curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, puis de Saint-Etienne-du-Mont, il fut le modèle des pasteurs, le ministre de la Providence par ses inépuisables largesses. Promu au siège de Grenoble, il gouvernait son peuple avec le même succès que ses paroissiens de Paris, quand, vingt ans environ, après son entrée en charge, son diocèse reçut la visite de Notre-Dame. Cette céleste lumière gagna de proche en proche le village de La Salette, le bourg de Corps, la ville de Grenoble. Les premiers confidents et croyants furent les abbés Perrin et Melin, curés de La Salette et de Corps, l'abbé Gerin, curé de la cathédrale, l'abbé Rousselot, vicaire général. A mesure que grossissait la rumeur, l'émotion s'emparait des foules, mais de violents contradicteurs se levaient, parmi le clergé, surtout les abbés Déléon et Cartellier, qui furent la tête de l'opposition tenace, acharnée, pendant plus de dix ans.

Le vénérable évêque fut de tout point à la hauteur de sa mission par sa sagesse, sa prudence consommée, sa haute sérénité, ses temporisations. Au milieu de tout ce monde que soulèvent l'enthousiasme des uns, l'hostilité déclarée des autres, l'évêque octogénaire garde un calme absolu, plane au-dessus du déchaînement des passions et s'évertue, avec une patience infinie, à dégager la pure vérité. Il réunit commission sur commission, ordonna enquête sur enquête, consulta, délibéra, pria et fit prier, ne voulut pas laisser une objection sans la résoudre, une obscurité sans l'éclaircir, bref, se livra à un travail d'investigation précautionneuse et scrupuleuse qui dura cinq années.

Il data du 19 septembre 1851 son immortel mandement qui est un chef-d'œuvre de critique historique et théologique et conclut par l'affirmation que le fait de La Salette, tourné et retourné sous tous ses aspects, est irréductible à une explication naturelle, ne peut être interprété que par une intervention préternaturelle, qu'il est indubitable et véridique.

Mais une fois cette vérité établie sur des preuves irréfragables, l'évêque la défendit contre toutes les oppositions et déclara l'examen clos. Il faut lire dans cet ouvrage la lutte qui fut menée par les abbés Déléon et Cartellier, avec une rage satanique chez l'un, une profonde hypocrisie chez l'autre, pour se faire une juste idée de la bassesse où la superbe peut faire sombrer même les oints du Seigneur. On alla jusqu'à chansonnier le vénérable évêque octogénaire par des couplets orduriers!

Et comme il arrive toujours, il y eut de braves gens, même de saintes gens qui se compromirent dans la bagarre, notamment

le saint curé d'Ars dont la simplicité fut surprise, le cardinal de Bonald, métropolitain de Lyon, piqué au jeu parce que son suffragant de Grenoble avait passé par-dessus son intermédiaire pour communiquer directement avec Rome.

Le 1^{er} mai 1852, Mgr Philibert de Bruillard publia un second mandement qui décrétait l'érection d'une église sur le plateau de l'Apparition et la création d'une maison de missionnaires, pour la desservir. On le vit le 24 mai 1851 escalader ces abruptes hauteurs, nonobstant ses quatre-vingt-sept ans, en dépit de ses douleurs névralgiques faciales, s'élever par des sentiers étroits, rapides, glissants, souvent bordés de précipices jusqu'au sommet de la montagne consacrée par la présence, la conversation, les larmes, les pas de la Reine du Ciel. Il y posa la première pierre de l'église.

Ce fut le *nunc dimittis* du patriarchal évêque qui se démit de sa charge pour se préparer, chez les Dames du Sacré-Cœur, à Champfleury, à entrer dans la maison de son éternité.

Il s'était choisi son successeur et l'avait fait agréer par le gouvernement impérial et par le Pape : Mgr GINOULHIAC.

Originaire de Montpellier, longtemps professeur de dogme, auteur du savant ouvrage : *Histoire des dogmes*, l'abbé Ginoulhiac était vicaire général à Aix, quand il fut donné comme successeur à Mgr Philibert de Bruillard. Homme de science, de sens très rassis, il ne parut pas d'abord s'enflammer pour La Salette ni contre les opposants. Stimulé par la contradiction, obligé de condamner un libelle diffamatoire, Mgr Ginoulhiac fit paraître, le 30 septembre 1854, un mandement qui rejoint et complète celui de son prédécesseur. Il passe au crible d'une discussion serrée toutes les objections, il les pulvérise, établissant qu'en dehors de l'apparition il n'y a pas moyen de faire justice à l'événement. Il condamne le libelle.

C'est lui qui bâtit le temple dédié à la Vierge pleurante et qui construira à Grenoble la petite Salette. Bâtitteur et défenseur, il a été abreuvé d'amertume par une opposition rageuse et implacable que sa science et sa vertu ne parvinrent pas à désarmer. Il eut cependant la joie de démolir la fable stupide et romanesque imaginée par les adversaires qui prétendent expliquer l'apparition de la Dame par une supercherie dont M^{lle} de Lamandière aurait été l'héroïne. L'évêque fit siffler cette pitoyable invention en produisant la preuve éclatante d'un alibi. Il fut au Concile du Vatican du petit parti des anti-infaillibilistes qui jugeaient inopportune la définition du dogme. De retour à Grenoble, il se sentit comme isolé de son clergé, il fut transféré au siège de Lyon, où, après une année d'affaiblissement cérébral, il mourut en 1875.

L'évêque qui achève la trilogie salettine n'est pas son successeur immédiat, Mgr Paulinier, qui n'a fait que passer, mais Mgr FAVA.

Il venait du Nord, d'Evin-Malmaison, près de Douai, diocèse d'Arras, où il naquit le 10 février 1826.

Son existence épiscopale, disait Mgr de Cabrières dans son éloge funèbre, se partage en deux pages égales : vingt-quatre ans dans les pays lointains, Zanzibar, la Martinique, dans l'œuvre laborieuse des missions, vingt-quatre ans sur le sol français; quarante-huit ans d'un ministère dans lequel on peut dire que pas une pensée n'a cessé d'être pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Cet homme de Dieu, qui avait une stature de géant, portait une longue chevelure qui lui cachait les oreilles — on prétendait que les sauvages les lui avaient coupées — fut un rude batailleur, le Turpin de l'épiscopat français, croisant sa croix contre le triangle maçonnique. Il jeta même les bases d'une Association de Francs-Chrétiens opposés aux Francs-Maçons. Plusieurs fois, condamné comme d'abus, il ne perdit sa combativité qu'avec le dernier souffle. Ardemment dévoué à La Salette, il y a créé une Ecole apostolique, pépinière de missionnaires toujours florissante. Il a obtenu de Rome l'érection de l'église en basilique, le couronnement de la statue de Notre-Dame au nom du Pape. Il a maintes fois convoqué son peuple sur ces hauteurs bénies pour leur passer le message de la Vierge, comme elle l'avait demandé aux petits pères.

Mgr Philibert de Bruillard fut le fondateur, le définitif, je dirais volontiers, le père de La Salette. Mgr Ginoulhiac en fut le bâtisseur et l'héroïque défenseur. Mgr Fava, de vaillante mémoire, en fut l'éloquent et ardent missionnaire.

C'est plaisir de lire ses prouesses apostoliques dans le livre frémissant de vie du R. P. Hostachy. A ces pages claironnantes des accents de foi de l'intrépide évêque, le Charles-Martel des Maçons, l'auteur ajoute, en manière d'épilogue, un chapitre déli-

cieux consacré à une ardente propagandiste de La Salette, M^{lle} DES BRULAIS. Guérie miraculeusement à La Salette, la Vierge en pleurs la choisit comme une ouvrière et apôtre de la première heure pour « faire passer » plus loin son message du 19 septembre 1846. Elle a sa place dans la galerie salettine, elle en est la poésie.

Puisse ce livre, composé avec art, écrit *con amore*, raviver dans les âmes le culte de Notre-Dame, de la Réconciliatrice des pécheurs. Sous la menace de nouveaux châtements, à cette heure où l'horizon s'assombrit de sinistres nuées, n'est-il pas opportun d'apprendre de la Vierge en pleurs le secret de conjurer l'avenir par la prière et la pénitence?

J. SCHYRGENS.

FRANCE

Le Père Charles de Foucauld

La Nouvelle revue des Jeunes vient de publier l'admirable lettre du Père de Foucauld que nous reproduisons ici avec l'introduction de M. Louis Massignon.

LETTRE A HENRY DE CASTRIES.

L'original de cette lettre appartient au marquis de Dampierre le beau-fils d'Henry de Castries; et nous lui devons, comme le marquis de Segonzac et Mrs S. Howe, d'être autorisé à reproduire ce document capital. Ayant été personnellement lié avec le destinataire de cette lettre, comme avec son signataire, et gardant le souvenir de l'ensemble de leur correspondance, lue jadis au château du Chaillon, et réservée à une publication prochaine, nous l'espérons, par le marquis de Dampierre, — nous venons donner ici quelques éclaircissements.

Sur la seconde partie de la lettre, qui est surtout un résumé d'ensemble, le plus complet que j'aie lu, de ses souvenirs sur les étapes de sa conversion, je ne retiendrai du témoignage de Foucauld que deux traits : que son retour à la foi chrétienne fut précédé, plus qu'on ne l'avait su, par l'étude pratique de la forme de prière musulmane, puisqu'il dit avoir retenu longtemps par cœur « des passages du Koran »; et qu'ensuite, il ne crut « pas tout en un jour », contrairement à la théorie expédivite des conséquences « instantanées » du coup de foudre, théorie trop souvent formulée à propos de Foucauld lui-même, dont l'évolution intérieure fut plus graduée.

La première partie de la lettre a une portée exemplaire d'ordre plus général, et sur quoi je voudrais insister. Remarquons d'abord le ton modeste, presque déférant sur lequel il commence, en s'adressant à son ami; H. de Castries était son ancien, son aîné, qui l'avait précédé dans l'étude géographique du Sous marocain, et qui le dépassait par ses connaissances, en arabe écrit, sur l'Islam; son livre, qu'il lui avait envoyé, l'attestait, et Foucauld voulait le reconnaître. Puis la tactique; si Foucauld se propose, évidemment, de ramener son ami à une profession explicite du christianisme, c'est en se fondant sur ce que leurs deux vies ont expérimenté de commun, et notamment, dans le monde musulman. Aussi après une brève incise, où se trouve doucement rehaussé le mérite des martyrs chrétiens de Cordoue, dont H. de Castries avait un peu malmené le « zèle », Foucauld se saisit axialement de la pensée maîtresse de son ami dans ses « impressions et études » sur l'Islam, parues cinq ans auparavant (et traduites depuis en arabe, au Caire), où, sous l'enthousiasme des souvenirs junéviles, les générations théologiques un peu aventureuses et les lacunes documentaires, Foucauld ne veut retenir qu'un grand désir de redresser des torts et de rendre justice, qui est spécifiquement chrétien. Loin de minimiser la valeur de cette foi, de cette culture arabe si méconnue aujourd'hui, et dont H. de Castries avait subi si profondément la séduction, il insiste sur ce qu'elle a de fondé, se souvenant de ses fortes amitiés musulmanes, de ses guides marocains Hadj bou Rhim, Belqacem el Hamouzi qu'il avait si magnifiquement remerciés en tête de sa « Reconnaissance », et pressentant celles que l'école du désert, au Sahara, va lui réserver. Il sait, maintenant que sa conversion lui en a fait réaliser la portée définitive, combien de loyales sympathies lui furent humainement sincères. Deux textes ultérieurs doivent être cités

ici, enregistraient la forme surnaturelle définitive de la gratitude et de la vocation de Foucauld envers les musulmans, pour qui il pria chaque jour.

Le premier émane de son compagnon de 1906-1907, un illettré, le frère Michel, et caractérise de façon touchante, l'attitude de Foucauld vis-à-vis des Touareg; c'est un passage, resté inédit, de son *Récit* (j'en dois le texte à la comtesse Louis de Foucauld) dont René Bazin a donné de larges extraits dans la *vie* (pp. 332-343) :

« Il aimait surnaturellement ces sauvages qui se donnent le nom d'*Imôchagh* « hommes nobles », et que les Arabes appellent de leur vrai nom *Touareg* « voleurs de nuit »... Il ne se laissait point rebuter... Il ne se contentait pas de les secourir dans leurs misères corporelles..., il se proposait d'écrire de nouveau sur les tables de ces consciences obliées... la loi nouvelle... la dignité de la femme, de l'enfant et du pauvre, la gravité du péché, la crainte salutaire du Juge suprême qui voit tout, le prix de leur âme immortelle... (Il n'était) ni un mercenaire, ni un ambitieux, ni un vulgaire philanthrope..., (il voulait) uniquement la gloire de Dieu... Il ne trouvait pas de termes assez forts pour blâmer la rapacité de ces Européens qui profitent de l'ignorance des indigènes pour leur vendre à un prix exorbitant des objets d'une valeur infime « Si un Touareg, me disait-il, demandait à m'acheter quelque chose, non seulement je ne voudrais faire aucun bénéfice sur cette vente, mais je voudrais encore y perdre »...

Le second texte, que j'extrais de son *Directoire* (pp. 75-76, éd. de 1928), nous montre Foucauld lui-même, parlant avec autorité à ses disciples, au nom du Christ :

« Dieu, pour nous sauver est venu à nous, s'est mêlé à nous, a vécu avec nous dans le contact le plus familier et le plus étroit, de l'Annonciation à l'Ascension. Pour le salut des âmes, il continue à venir à nous, à se mêler à nous, à vivre avec nous dans le contact le plus étroit, chaque jour et à toute heure dans la sainte Eucharistie. Ainsi nous devons, pour travailler au salut des âmes, aller à elles, nous mêler à elles, vivre avec elles dans un contact familier et étroit... Aller à eux (les infidèles) les premiers..., leur inspirer l'estime, l'affection, quelque long temps et quelque patience que cela demande, établir enfin avec eux un contact étroit, des rapports d'amitié... » (1)

LOUIS MASSIGNON.

Notre Dame des Neiges
14 août 1901

Jésus.

MON CHER AMI,

Je prends ma plus petite écriture pour causer longuement avec vous, moi qui viens de jouir pendant trois semaines de votre entretien en lisant « *L'Islam* »... Oh non, ce n'est pas une lecture profane : elle m'a fait beaucoup de bien — et par les exemples que vous ressuscitez, exemples sacrés de nos martyrs — Euloge, Flora, Isaac, Bérard et leurs compagnons (2), exemples des Musulmans qui ont souvent si admirablement pratiqué la vertu — Chikh ech-Chârâui, Omar II, Mahomet, luttant et souffrant pour le Dieu unique, n'ayant qu'une maison bâtie de ses mains et quelques chamelles, et tous ces premiers musulmans plus vertueux que les chrétiens qu'ils combattaient — et aussi par votre exemple, mon cher ami, car votre livre, si sérieux et fruit de tant d'expériences et d'études, est empreint d'une humilité et d'une impartialité telles qu'il est impossible de le lire sans vous aimer davantage, même, quand, comme moi, on vous aime déjà beaucoup...

Je vous bénis d'avoir fait votre possible pour donner aux âmes le bienfait de la vérité au sujet de l'Islam et pour les délivrer de ce *Jarêah* de fables qu'on entend chaque jour en gémissant. Est-il étonnant que les Musulmans se fassent de fausses idées sur notre religion, quand presque tout le monde parmi nous s'en fait de si fantastiques de leurs croyances... Vous rétablissez la vérité sur ce qu'on appelle « le destin à la Turquie » et le « Paradis de Mahomet » (3)... et vous avez admirablement dépeint cette extrême simplicité de mœurs qui est si belle et cette grande décence... Je ne puis m'empêcher de le redire, j'ai été très édifié par votre livre y trouvant une foule d'exemples à imiter, y compris le votre... Mon cher Ami, vous me

disiez que votre foi avait été ébranlée... laissez-moi vous dire que, quand on aime la vérité comme vous, et qu'on a tous les moyens de la connaître, on la trouve toujours : aussi ma profonde affection n'a aucune inquiétude sur vous... laissez-moi vous parler très simplement. Moine ne vivant que pour Dieu, aimant en vue de Lui les âmes de toute l'ardeur de mon cœur, parce qu'elles sont Son image, son œuvre, ses filles, ses bien-aimées, faites pour être éternellement « Dieu par participation », comme Il l'est par essence, rachetées par le Sang de Jésus, et parce que je ne puis être uni à Lui, l'amour créé et infini, sans aimer de tout mon cœur, selon Sa parole « Aimez-vous les uns les autres » c'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour « mes disciples », — je ne puis vous parler, penser à vous, sans désirer ardemment pour vous le seul bien que je désire pour moi : DIEU : Dieu connu, aimé et servi, dans le temps et l'éternité... Pardonnez-moi donc si je vous parle si intimement; ou plutôt, je ne vous demande pas pardon, car je suis sûr que vous me comprenez et que vous m'approuvez. « Allah akbar » Dieu est plus grand, plus grand que toutes les choses que nous pouvons énumérer; Seul après tout Il mérite nos pensées et nos paroles : et si nous parlons, si vous vous fatiguez à me lire, et si je romps pour vous écrire le silence du cloître, c'est pour vous aider mutuellement à mieux Le connaître et servir : tout ce qui ne nous conduit pas à cela, — mieux connaître et servir Dieu — est temps perdu... Je commencerai, comme Euloge, par faire ma confession : votre foi n'a été qu'ébranlée; hélas la mienne a été complètement morte pendant des années; pendant douze ans, j'ai vécu sans aucune foi : rien ne me paraissait assez prouvé; la foi égale avec laquelle on suit des religions si diverses me semblait la condamnation de toutes : moins qu'aucune, celle de mon enfance me semblait admissible avec son 1 = 3, que je ne pouvais me résoudre à poser; l'Islamisme me plaisait beaucoup, avec sa simplicité, simplicité de dogme, simplicité de hiérarchie, simplicité de morale, mais je voyais clairement qu'il était sans fondement divin et que là n'était pas la vérité; les philosophes sont tous en désaccord; je demeure douze ans sans rien nier et sans rien croire, désespérant de la vérité et ne croyant pas à Dieu, aucune preuve ne me paraissant assez évidente... Tout ce qu'a dit Euloge de lui-même, je puis le dire de moi; je vivais comme on peut vivre quand la dernière étincelle de foi est éteinte... Par quel miracle la miséricorde divine m'a-t-elle ramenée de si loin? Je ne puis l'attribuer qu'à une seule chose : la bonté infinie de Celui qui a dit Lui-même « Quoniam bonus, quoniam in saeculum misericordia ejus » et sa Toute-Puissance...

Pendant que j'étais à Paris, faisant imprimer mon voyage au Maroc, je me suis trouvé avec des personnes très intelligentes, très vertueuses et très chrétiennes; je me suis dit : pardonnez mes expressions, je répète tout haut mes pensées — « que peut-être cette religion n'est-elle pas absurde »; en même temps une grâce intérieure extrêmement forte me poussait; je me mis à aller à l'Eglise, sans croire, ne me trouvant bien que là et y passant de longues heures à répéter cette étrange prière : « Mon Dieu, si Vous existez, faites que je Vous connaisse »... L'idée me vint qu'il fallait me renseigner sur cette religion, où peut-être se trouvait cette vérité dont je désespérais; et je me dis que le mieux était de prendre des leçons de religion catholique, comme j'avais pris des leçons d'arabe. Comme j'avais cherché un bon thaleb pour m'enseigner l'arabe, je cherchais un prêtre instruit pour me donner des renseignements sur la religion catholique... On me parla d'un prêtre catholique très distingué, ancien élève de l'Ecole normale (1), je le trouvai à son confessionnal et lui dis que je ne venais pas me confesser, car je n'avais pas la foi, mais que je désirais avoir quelques renseignements sur la religion catholique... Le Bon Dieu qui avait commencé si puissamment l'œuvre de ma conversion, par sa grâce intérieure si forte qui me poussait presque irrésistiblement à l'Eglise, l'acheva : le prêtre, inconnu pour moi à qui Il m'avait adressé, qui joignait à une grande instruction une vertu et une bonté plus grandes encore, devint mon confesseur et n'a pas cessé d'être, depuis les quinze ans qui se sont écoulés depuis ce temps, mon meilleur ami...

Aussitôt que je crus qu'il y avait un Dieu, je compris que je ne pouvais faire autrement que de ne vivre que pour Lui : ma vocation religieuse date de la même heure que ma foi : Dieu est si grand. Il y a une telle différence entre Dieu et tout ce qui n'est pas Lui... Dans les commencements, la foi eut bien des obstacles à vaincre; moi qui avais tant douté, je ne crus pas tout en un jour; tantôt les miracles de l'Evangile me paraissaient incroyables; tantôt je voulais entre-mêler des passages du Koran dans mes prières. Mais la grâce divine et les conseils de mon confesseur dissipèrent ces nuages... Je dési-

(1) L'abbé Huvelin (cf. BAZIN, *Vie*, p. 88).

(1) Ce qui est, notons-le en passant, une condamnation assez explicite de la théorie de la « ségrégation raciale » aux colonies; la vie n'est pas simplement un hygiène, ni notre vocation perdurable l'eugénisme.

(2) Cf. *L'Islam*, pp. 90-101.

(3) Cf. *L'Islam*, pp. 29 et 149.

rais être religieux, ne vivre que pour Dieu et faire ce qui était le plus parfait, quoique ce fût... Mon confesseur me fit attendre trois ans; moi-même, tout en désirant « m'exhaler devant Dieu en pure perte de moi », comme dit Bossuet, je ne savais quel ordre choisir : l'Évangile me montra que « le premier commandement est d'aimer Dieu de tout son cœur » et qu'il fallait tout enfermer dans l'amour : chacun sait que l'amour a pour premier effet l'imitation; il restait donc à entrer dans l'ordre où je trouverais la plus exacte imitation de Jésus. Je ne me sentais pas fait pour imiter Sa vie publique dans la prédication; je devais donc imiter la vie cachée de l'humble et pauvre ouvrier de Nazareth. Il me semblait que rien ne me présentait mieux cette vie que la Trappe. J'aimais très tendrement ce que le Bon Dieu m'avait laissé de famille; je voulais faire un sacrifice pour imiter Celui qui en a tant fait, et je partis, il y a près de douze ans, pour une Trappe d'Arménie (1). J'y passai six ans et demi; puis, désirant, pour ressembler encore à Jésus, un dénuement plus profond et une abjection plus grande, j'allai à Rome et obtins du Général de l'Ordre la permission de me rendre seul à Nazareth et d'y vivre inconnu, en ouvrier de mon travail quotidien; je restai là plus de quatre ans, dans une retraite, une solitude, un recueillement béni, jouissant de cette pauvreté et de cet abaissement que Dieu m'avait fait si ardemment désirer pour l'imiter. Il y a juste un an, j'ai repris le chemin de la France, sur les conseils de mon confesseur, afin d'y recevoir les Saints Ordres; je viens d'être ordonné prêtre et je fais des démarches pour aller continuer dans le Sahara « la vie cachée de Jésus à Nazareth », non pour prêcher, mais pour vivre dans la solitude, la pauvreté, l'humble travail de Jésus, tout en tâchant de faire du bien aux âmes, non par la parole, mais la prière, l'offrande du Saint-Sacrifice, la pénitence, la fratrique de la charité... Peut-être quand vous recevrez ceci, ne serai-je plus en France, car le Père Blanc, évêque du Sahara vient d'être nommé (2) et s'il ne met pas veto à mon projet, il peut m'appeler à Alger pour s'entendre avec moi... Aussitôt que j'aurai les autorisations ecclésiastiques, j'aurai recours à vous avec une grande reconnaissance.

Pourquoi cette longue confession, mon cher ami? Parce que, d'après les deux lettres que vous avez eu la grande bonté de m'écrire, il m'a semblé qu'il y a quelques traits très légers de ressemblance entre votre état d'esprit et celui où j'étais il y a quinze ans — très, très légers, bien heureusement : car votre foi n'est qu'un peu ébranlée, tandis que la mienne était morte; et surtout votre vie est toute de vertu et de bonnes œuvres, tandis que la mienne était hélas le contraire...

Cette paix infinie, cette lumière radieuse, ce bonheur inaltérable dont je jouis depuis douze ans, vous les trouveriez en marchant dans le chemin que le Bon Dieu m'a fait suivre : prier, prier beaucoup; prendre un bon confesseur, choisi avec grand soin, et suivre soigneusement ses conseils, comme on suit ceux d'un bon professeur; lire relire, méditer l'Évangile et s'efforcer de le pratiquer. Avec ces trois choses vous ne pouvez manquer d'arriver rapidement à cette lumière qui transforme toutes les choses de la vie et fait de la terre un ciel, en y unissant notre volonté à celle de Dieu... Jésus l'a dit : c'est Sa première parole à ses apôtres : sa première parole à tous ceux qui ont soif de Le connaître : « Venite et videte », commencez par « venir » en me suivant, en m'imitant, en pratiquant mes enseignements; et ensuite vous « verrez », vous jouirez de la lumière dans la même mesure que vous aurez pratiqué... « Venite et videte ». J'ai vu tellement, par mon expérience, la vérité de ces mots, que je vous écris cette lettre pour vous le dire... Qu'importe que le manque de foi soit général, quel rôle n'y ait que les femmes et les enfants à croire et à prier? Si notre religion est la vérité, si l'Évangile est la parole de Dieu, nous devons croire et pratiquer, fussions-nous absolument seuls à le faire. Mais le manque de foi n'est pas aussi universel qu'il semble l'être. Elie aussi se croyait seul, et Dieu s'était réservé d'autres âmes qu'il ignorait et qui n'avaient pas fléchi le genou devant Baal. Je suis dans l'admiration de votre science; vous avez approfondi la scolastique plus que bien des bénédictins; mais, vous avez fait l'expérience, ce n'est pas là que nous trouvons la lumière. Nous la trouvons dans la prière, « demandez et vous recevrez »; nous la trouvons dans la persévérance à suivre les conseils d'un bon confesseur, « qui vous écoute m'écoute »; nous la trouvons dans l'imitation de Jésus, « Si quelqu'un veut me servir qu'il me suive »... Et en faisant ces trois choses, nous entrons infailliblement dans ce plein jour qui nous fait dire avec David : « Nox illuminatio mea in deliciis meis »; car Jésus l'a promis : « Celui qui vient à moi, je ne le repousserai pas ».

(1) Chaikhlé (BAZIN, loc. cit., p. 111).

(2) (BAZIN, loc. cit., p. 192).

Je prie beaucoup pour vous. Je voudrais être saint pour pouvoir vous obtenir de grandes grâces par mes prières. Puisque je n'ai hélas, ni vertu, ni science, ni prudence, ni intelligence, me sentant si incapable de vous obtenir les grands biens que je voudrais vous voir recevoir de Dieu, je vous donne la seule chose que j'aie, mon âme, par la confession de ma vie; n'étant qu'impuissance et néant, je fais la seule chose que je puis, en tâchant de vous montrer ma confiance et mon dévouement également illimités. Priez Dieu pour ce pécheur à qui Il a fait une si grande miséricorde, et croyez à la profonde et respectueuse affection de votre très humble serviteur, qui vous est tout dévoué dans le cœur sacré de Jésus.

Fr. Ch. de Jésus.

Le crime de paternité

De M. Henry Bordeaux, de l'Académie française dans Candide :

Voici donc qu'arrive à son terme ce nouveau procès sur la mort mystérieuse de Philippe Daudet. La vérité, cette fois encore, rentrera-t-elle dans son puits après en être à demi sortie? Mais qui l'en a fait sortir, ou du moins tenté de l'en faire sortir? Un homme, un homme seul qui, jusqu'ici, ne fut aidé par personne et qui, par là même, est protégé dans la liberté de ses recherches par ces lois qui ne sont pas écrites et qui ne sauraient être effacées, auxquelles Antigone faisait allusion : le père. Il n'y a pas de crime d'amour paternel, et, quand Léon Daudet fut condamné, pour avoir défendu, même trop passionnément, son enfant, à cinq mois de prison par la Cour d'assises de la Seine, dans la salle même où Germaine Berton fut acquittée, le verdict portait en sa personne atteinte au sentiment le plus sacré : la paternité!

Faut-il, quand il s'agit de cette affaire, commencer toujours par une profession de foi? Dois-je redire que je n'appartiens pas, que je n'ai jamais appartenu à l'Action française et que, si j'estime que toute une part du génie constructeur de Maurras et du génie littéraire de Léon Daudet fait partie de notre patrimoine traditionnel, je suis séparé d'eux par bien des divergences, notamment sur la question religieuse, comme aussi par des attaques où des amis qui me sont chers ne sont pas épargnés? Mais précisément, il ne s'agit pas de politique. Il s'agit d'un père et d'un fils.

Protéger de tendres êtres à qui l'on a transmis le don prodigieux et redoutable de la vie, assister à leur développement et les orienter vers la lumière, voir leurs yeux s'ouvrir à la beauté du jour et leur en cacher l'ombre, être la cause ou le témoin des joies qui courent, visibles, sur ces visages lisses et confiants, être pour eux une sorte de Providence toute proche, et le rempart qui leur dissimule la laideur, le danger, le mal, et le temps qui nous prend nos vies en détail : c'est un lourd bonheur délicieux. Mais les voir s'enfoncer avant soi dans les ténèbres de la mort, c'est une angoisse sans nom.

Cette angoisse sans nom, Léon Daudet l'a connue en une occasion si tragique qu'il ne la souhaiterait pas à son pire ennemi, et l'on a pu l'accuser de l'avoir commercialisée! Son enfant disparaît. Demandez ce qu'ils ont enduré, aux parents dont les fils dans la guerre ont été portés disparus. Le doute est pire que la certitude. Mais, ici, les parents vont retrouver la trace. Une intuition secrète avertit la mère : la reconnaissance à l'hôpital vient d'elle uniquement, sans quoi la tombe inconnue était scellée à jamais. Le père, après avoir pu croire au suicide, éclairé par un article de journal anarchiste, ouvre une enquête. Est-il aidé par la police et la justice? Il retrouve au Havre la piste de son enfant; il découvre, seul, l'antre de Le Flaoutter et, autour de cet antre, la souterraine organisée. Et l'on voudrait qu'il n'eût pas rugi? La lionne mesure-t-elle la puissance de ses rugissements quand

le défend son lionceau et lime-t-elle ses crocs et ses ongles dans la lutte? Qu'il ait dépassé la mesure, c'est bien possible. Mais la mesure de la douleur paternelle n'avait-elle pas été pour lui à son comble?

J'ai assisté aux premières audiences de la Cour d'assises. La déposition de Le Flaoutter fut une scène shakespearienne où il ne manqua même pas la tache de sang de Macbeth apparue dans sa vision. Personne ne put l'entendre sans un frisson dans tout son corps. Personne ne put imaginer la descente de cet enfant de quatorze ans dans un tel enfer sans être secoué de pitié. Cet enfant : il commence par l'armer, puis on le dénonce. La caverne est entourée par une troupe de police et l'on aurait laissé échapper la proie? Et la filature organisée autour des personnages soignant menacés par l'évadé cesse le lendemain! Tous ceux qui assistèrent aux dépositions virent le drame ressusciter devant eux et le doute les envahir. Aucun d'eux ne put demeurer indifférent. Mais le père était là, penché sur l'abîme. Celui dont on se fait la question, c'était, pour prendre le langage de l'Écriture, *os de ses os et la chair de sa chair*. Il l'avait suivi depuis la fugue à Havre, il n'avait plus perdu sa piste, et voilà où la piste le conduisait. Ah! pour ma part, j'aurais été son adversaire le plus acharné, le plus injustement attaqué, le plus calomnié : je crois bien que je serais allé lui serrer la main. Or, il fut condamné à cinq mois de prison.

S'il y eut un témoin caché dans l'antre de Le Flaoutter, comme il y eut une femme cachée dans la maison où fut assassiné Fualdès, faut qu'on le retrouve. La défense du droit paternel exige de la justice la plus rigoureuse assistance, comme aussi l'indulgence la plus sympathique. Il n'a point semblé que le réquisitoire en fit un

état suffisant. Les Français qui sont pères représentent la France qui dure, qui veut durer, qui empiète sur l'avenir. Ils sont Français deux fois et il y faut prendre garde. La supplication d'un père qui réclame justice et qui, cherchant à percer le mystère dont s'enveloppe la mort de son enfant, découvre les probabilités les plus déconcertantes si elles n'aboutissent pas à la preuve, atteindra tous ceux qui regardent vivre leurs enfants. Quand le vieux Priam, dans l'*Iliade*, vient réclamer le corps d'Hector au triomphant et cruel Achille, il trouve d'instinct la seule parole qui puisse l'attendrir : *Achille, souvient-tu de ton père...* Et, se souvenant, Achille restitue la dépouille de son ennemi.

Home pour enfants 'T ZONNEKE

(anciennement l'Ermitage)

Avenue Léopold II, OOSTDUINKERKE

Cure idéale: mer et campagne - Confort

Vie familiale - Leçons particulières

OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Téléph. Coxyde 55

Société Générale de Belgique

Société Anonyme établie à Bruxelles par arrêté royal du 28 août 1822

Montagne du Parc, 3

Rue Royale, 38

Rue Ravenstein

Adr. télégr. : « Générale » Bruxelles

BRUXELLES

Compte chèques postaux n° 261

CAPITAL	fr. 1.000.000.000.00
RÉSERVE	fr. 1.078.000.000.00
FONDS SOCIAL	fr. 2.078.000.000.00

CONSEIL DE DIRECTION :

MM. Jean Jadot, Gouverneur;
Emile Francoqui, Vice-Gouverneur;
Jules Bagage, Directeur-Trésorier;
Gaston Blaise, Directeur;
Auguste Callens, Directeur;
le baron Carton de Wiart, Directeur;
Félicien Cattier, Directeur;
Willy de Munck, Directeur;
Charles Fabri, Directeur;
Alexandre Galopin, Directeur;
Henry Le Beuf, Directeur;
Adolphe Stoclet, Directeur;
Firmin Van Brée, Directeur;
Edouard de Brabander, Directeur honoraire.

COLLÈGE DES COMMISSAIRES :

MM. le Prince Jean de Mérode;
Edmond Solvay;
G.-H. Adan;
Léon Elhat;
le baron Adrien de Montpeller;
le baron A. d'Huart;
Baron de Trannoy;
G. Mullie;


Le Secrétaire,
M. Camille Lepêche.

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la « SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE » est assuré en province par ses Banques patronnées et leurs agences dans plus de 375 villes et localités importantes du pays.

CORRESPONDANTS DANS TOUTES LES VILLES IMPORTANTES DU MONDE

Tailleur - 1^{er} Ordre



CHERISES CHAPRAUX
CRAVATES **DUPAIX** GANNES
COLS TÉLÉPHONE 17.14.16 PARAPLUIES

RUE DUCALE, BRUXELLES

BRASSERIE TIVOLI S. A.

51, RUE PYCK, ANVERS

Brasserie royale d'exportation
Spécialité de bières fines
Diplôme d'honneur à toutes les grandes
expositions

838



LÉOPOLD
STOUT, BOCK, LIBERATOR, SUPER BOCK,
WHITE STAR

Les reines des bières
Les bières des Rois

CAISSE GÉNÉRALE de REPORTS et de DÉPÔTS

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital et Réserves : 408,000,000

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE - - Dépôts de Titres et de Valeurs - -
Comptes de Chèques et de Quinzaine Lettres de Crédit - - Prêts sur Titres
(taux variable) Coffres-Forts

Bureaux de Quartier :

Rue du Midi, 8, Bruxelles
Rue de l'Autonomie, 2, Anderlecht ;
Parvis St-Gilles, St-Gilles ;
Square Saintelette, 17, Bruxelles ;

Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek ;
Place Liedts, 18, Schaerbeek ;
Rue du Bally, 79, Ixelles.